



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

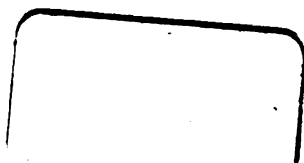
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07579242 8



1
:
1



SACHA GUITRY

410300

Chez
14689 les Zoaques



PIÈCE
EN
3 ACTES

Le Kwtz

DRAME PASSIONNEL
EN
UN ACTE

PARIS
STOCK
ÉDITEUR

Cliché Gerchei

28
Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

Printed according to act of Congress in the year 1907. by P.-V. Stock.

DU MÊME AUTEUR :

Rien...

CHEZ LES ZOAQUES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le THÉÂTRE ANTOINE
le 5 novembre 1906.

Direction F. Gémier.

LE KWTZ

DRAME PASSIONNEL EN UN ACTE

Représenté pour la première fois au THÉÂTRE DES CAPUCINES,
le 13 décembre 1905.

SACHA GUITRY

Chez les Zoaques

COMÉDIE EN TROIS ACTES

LE KWTZ

DRAME PASSIONNEL EN UN ACTE

PARIS — I^{er}

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

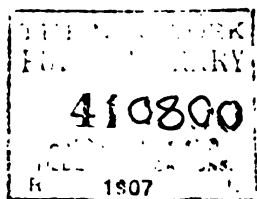
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

1907

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1907, by P.-V. Stock,
in the office of the Librarian of Congress at Washington.



*Il a été tiré à part neuf exemplaires sur papier de
Hollande numérotés et paraphés par l'éditeur.*

A ABEL RAUNHEIM

61.3.75

PERSONNAGES

HENRI CORDELIER	MM. ANDRÉ DUBOSC.
GUSTAVE RABAUD.	BOUTHORS.
PIERRE D'ALTOUR, explorateur. .	MAURICE VALENTIN.
UN VALET DE CHAMBRE	DALLEUX.
UN COMMISSAIRE DE POLICE . .	FLÉVE.
UN MARI.	MÉRET.
UN GREFFIER.	
LUCIENNE CORDELIER.	M ^{lles} LYSÈS.
KIKI	GOLDSTEIN.
LA FEMME DE CHAMBRE DE L'HOTEL	LUKAS.

CHEZ LES ZOAQUES

ACTE PREMIER

Le bureau d'Henri. Mais comme Henri ne travaille jamais, ce bureau est devenu une espèce de salon fumoir. Il est très élégant et très clair. Tentures et rideaux jaunes, meubles anglais confortables. A gauche en pan coupé, bibliothèque, dont les livres sont tous reliés. Cheminée à droite. Portes au fond et à gauche. Fleurs partout.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, GUSTAVE, LUCIENNE. *Au lever du rideau, Henri, Gustave et Lucienne prennent le café après déjeuner.*

LUCIENNE

Monsieur Rabaud, voulez-vous un cigare ?

GUSTAVE

Ça dépend du cigare, madame.

LUCIENNE

Choisissez vous-même ! Et toi, Henri ?

HENRI

Non.

LUCIENNE

Qu'est-ce que tu as ?

HENRI

J'ai mal.

LUCIENNE

Où ça ?

GUSTAVE

Tu as mal ?

HENRI

Oui, j'ai mal au ventre !

LUCIENNE

Tu as trop mangé.

HENRI

J'ai rien mangé.

LUCIENNE

Alors tu n'as pas assez mangé?

HENRI

Non, non, sans blague, j'ai très mal au ventre!

GUSTAVE

Eh ben, va te promener un instant.

HENRI, *se levant.*

Rigolez, mes amis, rigolez!... le jour où je serai mort...

GUSTAVE

C'est vrai, il a raison... Réserveons-nous pour ce jour-là! (*Lucienne rit.*)

HENRI

Ça te fait rire! Tu trouves ça drôle?

LUCIENNE

Ecoute, tu ne voudrais pas que je pleure parce que tu as mal au ventre!

HENRI

Non, mais tu pourrais au moins me plaindre. Tu devrais être inquiète.

LUCIENNE

Henri, je t'assure que ta santé ne me donne aucune inquiétude.

HENRI

Alors du moment que tu n'es pas inquiète, je ne souffre pas ! Voilà bien le raisonnement des égoïstes !... Lucienne, c'est très simple... ou bien tu ris pour ne pas m'effrayer... et alors je suis plus malade que je ne le croyais... ou bien tu ris pour me persuader que tu me trouves bien portant et motiver ainsi toute ton indifférence... choisis !

GUSTAVE

Est-ce que tu vas nous raser longtemps avec ton petit ventre ?

LUCIENNE

Son petit ventre... poum-poum !

HENRI

Poum-poum !... Qu'est-ce que ça signifie ?

GUSTAVE

Ça veut dire que tu es gros.

HENRI

Moi ! Je suis gros ? (*Il rentre son ventre.*)

LUCIENNE

Tu vas te faire mal à rentrer ton ventre.

HENRI

Mon ventre, mon ventre ! Mais je n'ai pas de ventre !

GUSTAVE

Alors, tout à l'heure, tu mentais en disant que tu avais mal au ventre !

HENRI

Toi, tu es gros... toi, tu es énorme !

LUCIENNE

Oh ! il est moins gros que toi !

HENRI

Rabaud est moins gros que moi ?

LUCIENNE

Sûrement... Et comme ça... sans cheveux,
tu as l'air d'une boule d'ivoire sur un tas de
vêtements !

GUSTAVE

Oh ! oui ! c'est vrai !

HENRI

Allons ! Vous êtes malades !

LUCIENNE

Ah ! non ! pas nous... toi ! (*Henri sonne.*)
Qu'est-ce que tu fais ?

HENRI

Rien ! (*Le valet de chambre entre.*) Appor-
tez-moi un mètre !

LE VALET DE CHAMBRE

De quoi, monsieur ?

HENRI

Apportez-moi un mètre !

LE VALET DE CHAMBRE

: Mais un mètre de quoi, monsieur ?

HENRI

Un mètre pour mesurer, imbécile ! (*Le valet de chambre sort. Lucienne et Gustave rient.*) Qu'est-ce que vous avez à rire tous les deux ?

LUCIENNE

Nous ne rions pas... seulement tu es vraiment malade... Tu vois, tu ne peux plus te faire comprendre des domestiques !

GUSTAVE

Tes paroles ne concordent pas avec ta pensée.

HENRI

Ah ! vous allez bien ensemble, tous les deux !

GUSTAVE

Où allons-nous ?

HENRI

Je ne comprends pas !

GUSTAVE

Tu dis que nous allons ensemble... je voudrais savoir où ?

HENRI

Bravo ! C'est très drôle !

LE VALET DE CHAMBRE, *rentrant.*

Voilà, monsieur ! (*Il remet à Henri un mètre.*)

HENRI

Merci. (*Le valet de chambre sort.*)

GUSTAVE

Tu veux mesurer ton nez... pour savoir jusqu'où tu vois?

HENRI

Décidément, c'est un feu d'artifice! Lève-toi!... Nous allons voir lequel est le plus gros de nous deux!

LUCIENNE

Ça t'a frappé? (*Henri passe le mètre sous le veston de Gustave.*)

GUSTAVE

Tu me chatouilles!

HENRI

Chut!... 125!... Tu as un mètre vingt-cinq de tour de taille!...

LUCIENNE

A toi, maintenant! (*Gustave à son tour mesure Henri.*)

GUSTAVE, *trionphant.*

126 !... Tu as un centimètre de plus que moi !

LUCIENNE

Ah !

HENRI

Tu mens !... Tu as triché !

GUSTAVE

Je te jure !...

LUCIENNE

Poum-poum !

HENRI, *remontant.*

Ah ! foutez-moi la paix !... (*Silence.*)

GUSTAVE

C'est bien !... Froissons-nous !

LUCIENNE, *passant.*

Oui ! oui ! soyons vexés.

A ABEL RAUNHEIM

34.5.75

PERSONNAGES

HENRI CORDELIER	MM. ANDRÉ DUBOSC.
GUSTAVE RABAUD.	BOUTHORS.
PIERRE D'ALTOUR, explorateur. .	MAURICE VALENTIN.
UN VALET DE CHAMBRE	DALLEUX.
UN COMMISSAIRE DE POLICE. .	FLÈVE.
UN MARI.	MÉRÉT.
UN GREFFIER.	
LUCIENNE CORDELIER.	M ^{lle} LYSÈS.
KIKI	GOLDSTEIN.
LA FEMME DE CHAMBRE DE	
L'HOTEL.	LUKAS.

HENRI

Lucienne... Je te défends...

LUCIENNE

Je lui avais fait un corps d'éléphant!...
(*Gustave rit.*)

HENRI

Oui, c'est très spirituel... si tu veux, elle
t'en fera un... pour mettre chez toi !

LUCIENNE

Ecoute... tu as vraiment un caractère...

HENRI

Oh ! mais, c'est que personne ne résisterait
à vos charmantes plaisanteries !

GUSTAVE

Ça va bien ! Ça va bien !

LUCIENNE

On ne peut même pas s'amuser !

HENRI

Oh ! si !... Il faut s'amuser... mais amusons-nous tous !... Je vous assure que depuis le déjeuner je ne m'amuse pas, moi !... Qu'est-ce que c'est que ce besoin de vous moquer de moi !... Je vous dis que j'ai mal au ventre... vous rigolez !...

GUSTAVE

Ecoute, tu es médecin... Si tu as quelque chose de détraqué... soigne-toi.

HENRI

Je suis médecin... Je suis médecin des autres !...

LUCIENNE

Pas de beaucoup d'autres !

HENRI

Merci !

LUCIENNE

Je t'assure que je ne cherche pas à t'être

désagréable... mais... tu ne soignes personne !

HENRI

C'est que personne n'est malade ! .

LUCIENNE

Henri, je ne veux pas diminuer ta valeur comme médecin... mais enfin, nous sommes mariés depuis trois ans, et jamais personne n'est venu te consulter ! .

HENRI

Et puis quand même?... Quel déshonneur y a-t-il à n'avoir pas de clients ?

LUCIENNE

Aucun déshonneur !

HENRI

Je t'assure que je suis aussi calé que Jacques qui t'a soignée quand tu as eu ton angine...

LUCIENNE

Oui?

HENRI

Parfaitement!... Il t'ordonnait de prendre
des choses très mauvaises... néfastes!

GUSTAVE

Et tu le laissais faire?

HENRI

C'est un confrère!...

GUSTAVE

Mais c'est ta femme!

HENRI

Oh! Oui, lui, il a une clientèle!... Pauvres
gens!... Ah là là!... Si j'avais voulu conti-
nuer la médecine... à l'heure qu'il est il n'y
aurait plus d'hôpitaux!

GUSTAVE

Et à la place des hôpitaux, on aurait fait
des cimetières!

HENRI

Imbécile !... Non, vraiment... j'ai horreur de la médecine... ça me dégoûte de soigner... sans quoi... mon père m'a obligé à en faire !...

LUCIENNE

Ça, mon vieux, tu racontes des blagues... Il y a encore deux ans, tu faisais des pieds et des mains...

GUSTAVE

Tu es médecin pédicure ?

LUCIENNE

Pour avoir des malades... Eh ben ! Et rue Boissière ?

HENRI

Oh ! oui ! Ça, c'est rigolo !... nous avons un appartement au quatrième... et je m'étais décidé à travailler... alors j'avais envoyé des espèces de prospectus dans tout le quartier,

et au bout de deux jours, je recevais des lettres ainsi conçues : « Docteur, je vous amènerai demain à trois heures mon petit garçon qui a ceci ou cela... » ou bien : « Monsieur le médecin, pourrez-vous me recevoir lundi matin vers onze heures?... » D'autres fois, c'était un coup de téléphone qui me prévenait d'une visite... Bien... J'attendais... Et puis... jamais personne ne venait.

GUSTAVE

On te faisait des blagues?

HENRI

Pas du tout... Seulement... au troisième... au-dessous de chez nous... il y avait un autre médecin... Je ne le savais pas... les gens arrivaient... ils demandaient au concierge : « Le médecin, s'il vous plaît? » Le concierge répondait : « Il y en a un au troisième et un autre au quatrième!... » et naturellement,

les gens, flemmards, s'arrêtaient au troisième! Alors j'ai complètement abandonné la médecine!

GUSTAVE

C'est dommage! Tu avais bien commencé!

HENRI

Maintenant, je n'y pense plus... mais pendant un mois, c'était une obsession... avoir un malade!... Je disais à tous les gens que je rencontrais : « Tiens! vous n'avez pas très bonne mine!... vous devriez vous soigner... Venez donc me voir! » Ah! j'en fiche!... Mon vieux... dans la rue, je guettais les accidents! Un jour... enfin!... une vieille dame qui traversait la chaussée au bras d'un monsieur glissa dans la boue... et se cassa la jambe... je m'élançai... je la pris dans mes bras... le monsieur me dit : « Laissez, monsieur, laissez!... » Alors je lui dis : « Je suis médecin!... » et il me répondit :

« Moi aussi!... » Alors j'ai lâché la vieille dame... et j'ai filé honteux ! (*La pendule sonne trois coups.*)

LUCIENNE

Trois heures ! Déjà...

HENRI

Tu sors ?

LUCIENNE

Oui.

HENRI

Où vas-tu ?

LUCIENNE

Chez maman !..... Excusez-moi ! Au revoir, cher monsieur... à bientôt ! (*Elle serre la main de Gustave et sort.*)

HENRI

Oh !

GUSTAVE

Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air abruti ?

HENRI

Mais, mon ami, sa mère est morte depuis deux ans!... Elle l'a oublié à ce point-là?

GUSTAVE

Tu as sans doute mal entendu..

HENRI

Espérons-le!

GUSTAVE

Dis donc, profitons de ce que nous sommes seuls... je voudrais te demander un service!

HENRI

Vas-y!

GUSTAVE

J'ai une petite amie...

HENRI

Ah! ah!

GUSTAVE

Oui... charmante... c'est une petite femme de café-concert... et depuis quelques jours,

elle dit qu'elle a mal à sa jambe droite...
pour moi, elle n'a rien du tout !

HENRI

Pour toi, sûrement... mais pour elle !

GUSTAVE

Ce doit être un petit rhumatisme !... Mais elle est très douillette, elle s'affole, alors pour la tranquilliser, je veux qu'elle voie un médecin !... mais ça m'embête de l'envoyer chez un médecin que je ne connais pas... parce que, comme elle est jolie, il la tripoterait... d'un autre côté, je ne peux pas l'envoyer chez un médecin que je connais... parce qu'elle est excentrique !... Alors j'ai pensé à toi... j'ai confiance en toi !... Et si ta femme n'est pas un obstacle...

HENRI

Tu es fou !

GUSTAVE

Alors je peux te l'envoyer ?

HENRI

Mais oui ! mais oui !

GUSTAVE

Ça c'est gentil !... Dis donc... regarde sa
jambe... seulement, ne lui ordonne rien...

HENRI

Pourquoi ?

GUSTAVE

Tu n'as pas fait de médecine depuis long-
temps... tu pourrais te tromper !

HENRI

Ah ! tu ne vas pas recommencer !

GUSTAVE

Non ! non !... mais je me sauve, car elle
m'attend au café de la Paix !... Je vais lui dire
de venir... j'irai faire une course et je vien-
drai la chercher.

HENRI

Parfait !

GUSTAVE

Tu m'excuseras auprès de ta femme... qui est charmante, d'ailleurs... mais cette gosse m'attend à trois heures et quart... Il faut que je file!

HENRI

A tout à l'heure, mon vieux!

GUSTAVE

Et merci. (*Gustave sort. Un temps. Lucienne rentre avec son chapeau, sa fourrure et mettant ses gants.*)

HENRI

Où m'as-tu dit que tu allais?

LUCIENNE

Moi?

HENRI

Tu m'as dit que tu allais chez ta mère.

LUCIENNE

Oui... j'ai dit ça... parce que si je t'avais

dit : je vais au Louvre... tu m'aurais demandé
ce que j'allais acheter... et ça m'aurait embê-
tée de répondre devant ton ami que j'allais
acheter un cache-corset ! Oui... j'ai un très
joli corset... alors il me faut un cache-corset.

HENRI

Ah ! bien !

LUCIENNE

Il est parti ton ami ?

HENRI

Oui.

LUCIENNE

Il est très gentil.

HENRI

Non.

LUCIENNE

Si, il est très gentil.

HENRI, *s'asseyant.*

Non ! D'abord je te défends de trouver

quelqu'un gentil !... Lucienne, viens près de moi ! (*Elle s'assied près de lui.*) Lucienne, j'ai beaucoup de chagrin.

LUCIENNE

Pourquoi ça ?

HENRI

Tu ne m'aimes plus !

LUCIENNE

Grande bête !

HENRI

Ne dis pas : « Grande bête ». Lucienne, tu n'aimes plus votre mari.

LUCIENNE

A quoi c'est vous avez vu ça ?

HENRI

Pourquoi vous vous êtes moquée de moi, tout à l'heure ?... Pourquoi avez-vous ri quand j'ai dit que j'avais mal à mon ventre ?

LUCIENNE

Parce que vous êtes douillet comme une petite femme.

HENRI

Pourquoi vous m'avez appelé : Poum-Poum? Hé?... Pourquoi avez-vous dit que j'étais gros?

LUCIENNE

Pourquoi alors vous êtes gros?

HENRI

Je suis pas gros!

LUCIENNE

Mais si, vous es gros comme l'Arc de Triomphe!

HENRI

Lucienne, ne dis plus ça!

LUCIENNE

C'est sérieux?

HENRI

Oui, ça m'embête ! Qu'est-ce que tu veux !
Ça n'est pas ma faute si je suis gros !

LUCIENNE

Mais, mon chéri, tu es fou !... Je ne voulais
pas te faire de peine !

HENRI

Alors ne recommence pas !... Tu ne peux
pas comprendre... Tiens, c'est comme ce des-
sin... ça m'a été pénible !

LUCIENNE

Oh !

HENRI

Mais oui !... J'ai quarante-six ans, tu en as
vingt-six... je te jure que j'y pense bien
assez souvent !

LUCIENNE

Mais, grand bêta... Je plaisantais !... (*Elle
l'embrasse.*)

HENRI

Tu m'aimes ?

LUCIENNE

Mais oui je t'aime !

HENRI

Grand comment ?

LUCIENNE

Grand... comme ça !

HENRI

Non... pas les bras ouverts... prends-moi
dans tes bras !

LUCIENNE

Comme un petit l'enfant !

HENRI

Oui... Et puis... c'est comme la question
médecine...

LUCIENNE

Mais, mon chéri, toi-même, tu as raconté
l'histoire de la rue Boissière !...

HENRI

Oui, mais moi je peux choisir pour en parler le moment qui m'est agréable... tandis que toi...

LUCIENNE

Eh bien... c'est entendu !...

HENRI

Si je te dis tout ça... c'est parce que...

LUCIENNE

Tu ne sais pas pourquoi tu me dis tout ça !

HENRI

Si... au fond de tout... et sous tes plaisanteries... les plus simples, les plus enfantines... il y a un peu d'amertume !

LUCIENNE

Mais tu es fou !

HENRI

Non, ma petite Lucienne ! Et je te jure

que je ne me trompe pas !... Tiens ! Tout à l'heure, quand tu as dit que j'étais gros et que ma tête sans cheveux avait l'air d'une boule d'ivoire sur un tas de vêtements... Dieu sait que ce n'est ni drôle, ni profond, ni exact... mais j'ai eu l'impression que cette ressemblance ne venait pas de te sauter aux yeux à l'instant même, et que peut-être, tu y avais déjà pensé... que tu en avais ri... en mon absence...

LUCIENNE

Ah ! je te jure bien que non !

HENRI

Eh bien ! Tant mieux !... Et à l'avenir, dis-moi, à moi, les choses qui te déplaisent... Tiens, veux-tu que je me teigne les cheveux ?

LUCIENNE

Lesquels ?

HENRI

Veux-tu ?

LUCIENNE

Mais non... pourquoi ?

HENRI

Je ne sais pas... enfin!... Lucienne...

LUCIENNE

Henri !

HENRI

Tu ne m'as jamais trompé, dis ? même en pensée !

LUCIENNE, *se levant.*

Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?

HENRI

Tout à l'heure, j'ai eu l'horrible vision de ton infidélité !

LUCIENNE

Écoute, je finirai par croire que tu es vraiment malade.

HENRI

Si tu savais comme je t'aime !

LUCIENNE

Si je le savais, je te le dirais... et comme ça, tu serais renseigné !

HENRI

Méchante bête !... Embrasse-moi ! (*Elle lui tend son cou, il y pose un long baiser.*)

LUCIENNE

Là !... Oh ! bientôt quatre heures ! Quand je reviendrai, il fera presque nuit... et je n'aime pas être le soir seule dans les rues !

HENRI

Eh ben... n'y va pas !

LUCIENNE

Mais ça m'amuse d'aller dans les magasins !

HENRI

Comment ça peut-il t'amuser ?

LUCIENNE

Ça t'embête bien !... Tu ne sors pas ?

HENRI

Non !...

LUCIENNE

Eh ben... à tout à l'heure !

HENRI, *brusquement.*

Lucienne...

LUCIENNE

Ah ! mon Dieu !

HENRI

Dis : Je jure !...

LUCIENNE

Quoi ?

HENRI

Répète : Je jure...

LUCIENNE

Je jure...

HENRI

Sur la tête de mon mari...

LUCIENNE

Sur la tête de mon mari...

HENRI

Qui mourra si je mens...

LUCIENNE

Qui mourra si je mens...

HENRI

Que le jour où il sera cocu...

LUCIENNE

Oh !

HENRI

Allez ! Allez !

LUCIENNE

Que le jour où il sera... cocu...

HENRI

Je lui avouerai la vérité immédiatement.

LUCIENNE

Je lui avouerai la vérité immédiatement.

HENRI

Voilà.

LUCIENNE

Tu es content ?

HENRI

Tu as juré sur ma tête !

LUCIENNE

Oui !... Et tu peux dormir sur tes deux oreilles !

HENRI

J'ai déjà essayé... J'ai jamais pu !

LUCIENNE

A tout à l'heure, grand fou !

HENRI

Comment m'as-tu appelé ?

LUCIENNE

Grand fou !

HENRI

J'avais entendu : Gros fou !... Et prends
bien garde aux voitures !

LUCIENNE

Oui. *(Elle file. Henri reste un instant
seul, puis le valet de chambre entre.)*

LE VALET DE CHAMBRE

Monsieur ?

HENRI

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE VALET DE CHAMBRE

Il y a une dame.

HENRI

Il y en a bien plus que ça !

LE VALET DE CHAMBRE

Il y a une dame, dans le petit salon !...
J'ai attendu que madame soit partie...

HENRI

Pourquoi ?

LE VALET DE CHAMBRE

Je ne savais pas si je devais...

HENRI

Sachez, Émile, que je ne reçois que des
personnes que madame peut voir !

LE VALET DE CHAMBRE

Oui ! mais comme cette dame n'était
jamais venue...

HENRI

Il faut bien qu'elle commence !... Et puis
les médecins reçoivent des gens qu'ils ne
connaissent pas !

LE VALET DE CHAMBRE

Les médecins, monsieur, je savais... monsieur n'est pas médecin !

HENRI

Comment?... Ah ! c'est vrai, vous n'êtes ici que depuis deux ans ! Eh bien, faites entrer cette dame ! (*Le valet de chambre sort. Henri seul.*) Une dame?... Qui n'est jamais venue !...

KIKI *paratt.*

Bonjour, docteur !

HENRI

Bonjour, mademoiselle !

KIKI

C'est Gustave qui m'envoie.

HENRI

Ah ! parfaitement !...

KIKI

Je vous dérange peut-être ?...

HENRI

Du tout, mademoiselle, du tout !... Je vous en prie, asseyez-vous !... En effet, Gustave m'avait annoncé votre visite !... Mademoiselle, je me trompe peut-être, mais il me semble vous avoir applaudie à l'Eldorado...

KIKI

Oui, c'est moi !

HENRI

Mademoiselle Kiki ?

KIKI

Oui, c'est un drôle de nom !

HENRI

C'est un nom drôle.

KIKI

Qu'est-ce que vous m'avez entendu chanter ?

HENRI

Hum...

KIKI

Vous ne vous rappelez pas ?

HENRI

Non !... Et cependant... voyons... vous aviez un grand chapeau rose... et puis vous dansiez entre les couples...

KIKI

Ce n'était pas « la Petite Femme ? »

HENRI

Peut-être !

KIKI, *chantant.*

Je suis la p'tite femme,
La p'tite femme de Paris,

Et sur mon âme,,
Je le parie,
Jamais l'on ne vit
Quelqu' chose de plus joli...

(*Parlé.*) C'est ça ?

HENRI

Je ne sais pas, mais en tout cas c'est
charmant!

KIKI

Mais enfin, je ne suis pas venue pour
vous chanter des chansons!

HENRI

C'est dommage !... Gustave m'a dit que
vous souffriez de la jambe droite...

KIKI

Oui... je ne sais pas du tout ce que j'ai,
docteur... mais le soir, je danse en chan-
tant... et depuis quelques jours, ça me fait
mal!

HENRI

Eh bien, mademoiselle, voulez-vous me montrer votre jambe ?

KIKI

Avec plaisir, docteur ! (*Elle retrousse sa jupe et pose son pied sur le genou d'Henri.*)

HENRI

Ah ! En tout cas, mademoiselle, vous avez une bien jolie jambe.

KIKI

Vous êtes trop aimable, docteur !

HENRI

Non, mademoiselle... je ne suis pas aimable... et si je vous dis que vous avez une jolie jambe, c'est que je le pense... et vous ne devez voir, dans cette constatation, ni un désir amoureux, ni une politesse... (*Il lui caresse la jambe.*) Un mé-

decin est un médecin!... Et je le répète...
vous avez une très jolie jambe!... très fine...
à la fois nerveuse et ronde...

KIKI

Alors voyez vous, docteur... C'est là...
près du genou...

HENRI, *distrain*.

Oh ! mais toute la jambe !

KIKI

Non, le genou seulement !

HENRI

Toute la jambe est jolie !

KIKI

Mais d'où vient cette douleur ?

HENRI

Je n'en sais rien, mademoiselle !

KIKI

Ah!... Vous me... massez !

HENRI

Heu ! Oui ! Oui !

KIKI

Ça me fera du bien ?

HENRI

Ça ne peut pas vous faire de mal !

KIKI

Voulez-vous que je baisse mon bas ?

HENRI

Non... votre bas est fin... transparent...
on devine la peau... c'est délicieux...

KIKI

Mais cette douleur... est-ce un rhumatisme ?

HENRI

Faudra demander ça à un médecin, mademoiselle.

KIKI, *retirant sa jambe.*

Mais vous n'êtes donc pas médecin?

HENRI

Si... Oh! je vous jure que je suis médecin! mais je suis moins médecin que distrait! Remettez votre jambe, voulez-vous?

KIKI

Mais...

HENRI

Quoi? Vous n'étiez pas bien?

KIKI

Si!

HENRI

Eh ben, alors!... Remettez votre jambe comme elle était et causons gentiment en attendant Gustave qui doit venir vous chercher! (*Elle remet son pied sur le genou d'Henri.*) Là!

KIKI

Mais s'il nous trouvait comme ça !

HENRI

Vous venez vous faire examiner la jambe,
n'est-ce pas ?

KIKI

Oui.

HENRI

Eh bien, je vous examine la jambe, quoi
de plus naturel !

KIKI

Oui, mais vous ne me dites pas ce que
j'ai !

HENRI

Je vous ai déjà dit que vous aviez une
très jolie jambe... je n'ai pas vu le reste !

KIKI

Vous n'avez pas l'air d'un docteur ordi-

naire, vous ! Ça n'a pas l'air sérieux votre cabinet !

HENRI

Pourquoi voulez-vous que ça ait l'air sérieux ?

KIKI

Vous êtes marié ?

HENRI

Oui !

KIKI

Pourquoi riez-vous ?

HENRI

Parce que je vous trouve gentille... Votre nom vous va bien... Kiki !... la petite Kiki !

KIKI

Eh ben, ne vous gênez pas !... vous m'appellez la petite Kiki !

HENRI

Vous ne voulez pourtant pas que je vous appelle la grosse Kiki?... Vous feriez bien mieux de mettre votre autre jambe sur mon autre genou !

KIKI

Mais je n'ai pas mal à la jambe gauche !

HENRI

Moi non plus !... Allons ! Ne vous faites pas prier !... Donnez-moi votre autre jambe !
(Elle met son autre jambe sur l'autre genou d'Henri.) Voilà ! Comme ça, il n'y a pas de jaloux !

KIKI

Vous n'avez pas honte de peloter les jambes de la maîtresse de votre ami !

HENRI

Écoutez... je me mets à sa place... puisque vous deviez...

KIKI

Vous me chatouillez !

HENRI

Bien ! puisque vous deviez aller chez le médecin... de toute façon, on vous aurait peloté les jambes aujourd'hui... Alors !... En tout cas, avec moi, Gustave peut être sûr que... ça n'ira pas plus loin... que le genou !... Lui, il peut en être sûr... mais nous !...

KIKI

Quel type ! Ah ! je ne voudrais pas avoir quelque chose de grave et être soigné par vous !

HENRI

Moi non plus... Dites donc !...

KIKI

Quoi ?

HENRI

Vous allez me répondre très sincèrement...

KIKI

Oui!

HENRI

Ça vous ennuerait que je vous embrasse?

KIKI

Où ça?

HENRI

Le mieux possible!

KIKI

Dans le cou ! si vous voulez !

HENRI

Tu parles !... Seulement, ça m'embête de lâcher vos jambes !

KIKI

Cependant, il le faut.

HENRI

Non !

KIKI

Ah !

HENRI

Venez vous asseoir sur mes genoux.

KIKI

Oh !... Mais vous savez que je suis fidèle
à Gustave !

*HENRI, la faisant asseoir de force sur
ses genoux.*

Avec qui lui êtes-vous fidèle ?

KIKI

Non, sans blague... c'est mon seul amant !

HENRI

Tant mieux ! Tant mieux ! *(Il l'embrasse
dans le cou.)*

KIKI

Eh ben !... Avez-vous fini ?

HENRI

Non !... Quelle gosse... quelle petite gosse !

KIKI

D'abord, je ne suis pas une gosse !

HENRI

Allons donc ! Je parie que vous n'êtes pas majeure !

KIKI

Vous avez perdu ! hélas !

HENRI

Payez-vous !

KIKI, *ayant fouillé dans son gousset.*

Vous n'avez que trente francs cinquante !... Combien ai-je gagné ?...

HENRI

Ben... Dix francs !... c'est le prix de la consultation !... Ah ! mais l'heure s'avance... ne perdons pas de temps... maintenant... c'est le médecin qui parle !...

KIKI

Alors lâchez mes jambes !

HENRI

Le médecin parle... mais l'homme, il faut bien qu'il s'occupe, sans quoi, il empêcherait le médecin de parler !...

KIKI

Écoutons le médecin !

HENRI

Vous venez de me dire que Gustave était votre unique amant !

KIKI

Mais, c'est vrai !

HENRI

Eh bien, je suis le médecin de Gustave, et sa constitution lui interdit l'abus des gestes amoureux...

KIKI

Ah !

HENRI

Oui ! D'un autre côté, votre tempérament rhumatisant vous l'ordonne !... Dans ces conditions-là... j'aime assez Gustave, ce brave Gustave, pour m'occuper moi-même de votre rétablissement à tous deux !

KIKI

Eh ben ! Vous en avez du vice !

HENRI

Pas mal, merci, et vous ?

KIKI

Assez pour plaire !

HENRI

Où pourrais-je vous voir demain ?

KIKI

Vous tenez à me voir demain !

HENRI

Comme à la prune de mes yeux !

KIKI

Entre quatre et cinq !

HENRI

Et entre vos bras !

KIKI

Dans un hôtel !

HENRI

Oui... Il y en a un tout près d'ici, 5, rue Gustave-Guiches... Vous comprenez... je ne veux pas être loin de chez moi... si l'on m'appelaient en hâte au chevet d'un mourant... pour l'achever !... J'ai un bon fusil de chasse.

KIKI

Entendu ! On peut entrer et sortir ?...

HENRI

On ne fait que ça !... Qu'est-ce que vous avez là ? (*Il lui montre sa bouche.*)

KIKI

C'est ma bouche !

HENRI

Je ne vois pas très bien de loin... (*Il s'approche et lui embrasse les lèvres.*) Je suis myope ! (*On frappe.*) Entrez ! (*Le valet de chambre entre.*)

LE VALET DE CHAMBRE

C'est M. Rabaud !

HENRI

Faites-le entrer ! (*Le valet de chambre sort.*) Et vous, remettez votre pied sur mon genou, vivement !

KIKI

Mais vous êtes fou !

HENRI

Croyez-moi... si je n'ai pas votre jambe
entre les mains quand il entrera... il sera
inquiet... et ça lui paraîtra louche !...

KIKI

Bien ! (*Elle remet sa jambe.*)

HENRI

Kiki, tu seras à l'hôtel demain à cinq
heures ?

KIKI

Oui !

GUSTAVE, *entrant.*

Eh bien ?

HENRI

Rebonjour, vieux ! Ce n'est rien ! Un peu
de rhumatisme articulaire !

GUSTAVE

Comme traitement?

HENRI

Pas d'eau froide.

GUSTAVE

Ah !... Mais tu ne lui fais pas une ordonnance?

HENRI

Si ! si ! (*Il va à son bureau.*)

GUSTAVE, à Kiki.

Eh bien, comment le trouves-tu ?

KIKI

Un peu froid ! Mais il a l'air calé ! Il m'a dit des choses qui m'ont épatée !

HENRI

Voilà ! (*Il tend une feuille de papier à Gustave.*)

GUSTAVE, lisant.

« Porter des voilettes très épaisses, et pas de bottines à boutons !... » Quoi ?

HENRI

Oui, mon cher, ç'a l'air d'une blague...
mais c'est le meilleur traitement des rhumatismes articulaires!

GUSTAVE

Ah!... Eh bien, mon cher, je te remercie...
je viendrai te dire bonjour demain...

HENRI

C'est ça... viens vers qu... heures... au
revoir, mademoiselle!

KIKI

Au revoir, docteur!

GUSTAVE

Au revoir, vieux!

HENRI

A demain! (*Gustave et Kiki sortent.*
Henri appelle :) Emile.

LE VALET DE CHAMBRE, *entrant.*

Monsieur?

HENRI

Ah ! Emile... tout à l'heure, je vous disais que je ne recevais que des personnes que madame pouvait voir... et je n'ai pas menti... cependant, toute règle a son exception... il est inutile de signaler à madame la visite de cette dame qui vient de sortir...

LE VALET DE CHAMBRE

Ah ! Bien, monsieur !

HENRI

Et même... quand madame rentrera... selon son habitude, elle vous demandera si personne n'est venu...

LE VALET DE CHAMBRE

Je dirai : « Personne, madame ! »

HENRI

Et moi je vous engueulerai... parce qu'il faudra répondre : « Si, madame, un monsieur que je ne connaissais pas est venu ! »

LE VALET DE CHAMBRE

Ah ! bien ! (*On sonne deux coups.*)

HENRI

Voilà madame, allez ouvrir !... (*Le valet de chambre sort.*) Et nous, mettons dix francs... sur la cheminée !

LUCIENNE, *entrant.*

Bonjour !

HENRI

Tu as été au Louvre ?

LUCIENNE

Non, en sortant, je me suis rappelée que

c'était aujourd'hui le jour d'Henriette Semblin... elle m'en aurait voulu si je n'avais pas été la voir, alors, j'y suis allée!

HENRI

Tu t'es bien amusée?

LUCIENNE

Oui, parce qu'il y avait là un M. d'Altour, un explorateur.

HENRI

Ah! oui!

LUCIENNE

Tu le connais?

HENRI

Non, mais je lis ses articles dans le *Temps*.

LUCIENNE

C'est un homme charmant. Il m'a raconté des choses qu'il a vues en Chine et partout... C'est rudement intéressant!... A propos quel

est le monsieur qui est venu pendant mon absence ?

HENRI

Devine ?

LUCIENNE

Ah ! je ne sais pas !

HENRI

Moi non plus !... C'est un monsieur que je ne connais pas, dont j'ignore le nom et la profession !

LUCIENNE

Qu'est-ce que tu racontes ?

HENRI

Lucienne... c'était un client !

LUCIENNE

Non ?

HENRI

Si !

LUCIENNE

Oh! Et dire qu'un autre médecin aurait
peut-être pu le sauver!

HENRI

Je ne lui ai pas fait d'ordonnance.

LUCIENNE

• Tout n'est pas perdu!

HENRI

Et regarde, moqueuse.

LUCIENNE

Quoi?

HENRI

Sur la cheminée... Regarde!

LUCIENNE, *allant à la cheminée.*

Dix sous!

HENRI

Comment dix sous?

LUCIENNE

C'est une pièce de cinquante centimes !

HENRI, *à part.*

Je me suis trompé !

LUCIENNE

Ah ! Ecoute, mon pauvre chéri, décidément, tu n'as pas de chance !

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

La scène représente une sorte de petit salon contigu à une chambre d'hôtel.

Il y a une table, des fauteuils, un canapé, des chaises... tout ceci est très propre.

SCÈNE PREMIERE

PIERRE, puis **LA BONNE**. *Au lever du rideau, la scène est vide. La porte s'ouvre, Pierre entre. Il referme la porte, traverse la scène et va ouvrir la porte de la chambre, au premier plan droit, puis :*

PIERRE

Eh bien, c'est curieux, j'ai beau savoir pertinemment que les femmes sont toujours en retard... malgré moi, il faut que j'arrive

à l'heure!... Et puis, je suis exact, parce que j'ai remarqué que celui qui arrive le premier ne passe en revue que les défauts de celui qui est en retard! (*On frappe.*) Entrez!... Pour la première fois, elle n'est pas en retard. (*La bonne entre.*)

LA BONNE

Monsieur, je vous préviens qu'il est déjà quatre heures et quart, et que la chambre est louée à cinq heures!

PIERRE

Comment?

LA BONNE

Monsieur, nous avons très peu de chambres... nous comptons une heure par client... il me semble que c'est raisonnable!

PIERRE

Oui, mais la dame que j'attends n'est pas encore arrivée!

LA BONNE

Ce n'est pas ma faute !... Alors, monsieur n'oubliera pas qu'à cinq heures moins cinq, il faudra être prêt à vous en aller !...

PIERRE

Oh !... Ah ! Il me semble qu'on monte...

LA BONNE

Oui !... (*Elle va regarder à la porte.*)
C'est la même dame que les autres jours ?

PIERRE

Oui !

LA BONNE

Ben, alors, c'est elle !

PIERRE

Filez !

LA BONNE

A cinq heures moins cinq ! (*Elle sort.*)

PIERRE

Oui ! Oui !... Je ne vais rien lui dire du tout, elle s'en irait tout de suite ! (*Lucienne entre.*)

SCÈNE II

PIERRE, LUCIENNE

PIERRE

Vous ! C'est vous !

LUCIENNE

Vous ne m'attendiez donc pas ?

PIERRE

Ah ! si je vous attendais ! Ma chérie ! (*Ils s'étreignent.*)

LUCIENNE

Je ne suis pas en retard... Il est juste quatre heures vingt !

PIERRE

Juste !... mais nous avons rendez-vous à quatre heures !... Enlevez vite votre manteau et votre chapeau !... Là !... voulez-vous que je vous aide ?

LUCIENNE

Si vous voulez vraiment que j'enlève mon chapeau, il est préférable de ne pas m'aider.

PIERRE

Oh ! mes compliments ! vous avez une robe ravissante !... Et alors, rien de nouveau ?

LUCIENNE

Non !

PIERRE

Venez vite dans mes bras ! (*Lucienne y va... Ils se regardent quelques instants dans les yeux, puis elle pousse un gros soupir.*) Ah ! mon Dieu !

LUCIENNE

Pierre ! Mon pauvre Pierre !

PIERRE

Qu'avez-vous ?

LUCIENNE

Pierre, j'ai des remords !

PIERRE

Oh ! non !

LUCIENNE

Si !... Depuis huit jours que... je suis
votre maîtresse... j'ai fait contre fortune
bon cœur... mais je vous jure que j'ai des
remords !

PIERRE

Oh ! ma chère petite Lucienne !

LUCIENNE

Si vous connaissiez mon mari... vous
comprendriez !... Son amour pour moi, sa

1

confiance aveugle... tout ça me torture !... Depuis huit jours, je cherche à le mettre en colère, pour qu'il me dise des choses méchantes... Je voudrais qu'il me batte... Enfin, je voudrais avoir une raison de le tromper !... Ah ! mon petit Pierre, pourquoi ai-je fait ce que j'ai fait ?...

PIERRE, à part et regardant sa montre,

Oh ! quatre heures et demie !...

LUCIENNE

Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

PIERRE

Oui ! Oui !... Mais vous ne regrettez rien !

LUCIENNE

Si ! c'est-à-dire... je regrette de l'avoir trompé... et cependant depuis huit jours... vous m'avez appris tant de choses... tant de bonnes choses que j'ignorais !... Ah ! mon

beau Pierre ! J'en suis encore à me demander comment j'ai pu tomber si vite !.. Sais-tu pourquoi je n'ai pas pu te résister ?

PIERRE

Je m'en doute !...

LUCIENNE

Non, je ne parle pas de ton physique... charmant ! Vois-tu, c'est parce que... tu te souviens... quand on nous a présentés... nous avons causé cinq minutes... puis je t'ai laissé, et j'ai été demander à Henriette...

PIERRE

Henriette ?

LUCIENNE

Madame Semblin... Elle s'appelle Henriette...

PIERRE

Ah ! je ne savais pas !... c'était la première fois que j'allais chez elle...

LUCIÈRE

Eh bien, je lui ai demandé qui tu étais... Elle m'a répondu : « Pierre d'Altour? Mais c'est le célèbre explorateur!... Il a fait le tour du monde, il a assisté à des supplices effroyables, son courage ne connaît pas de bornes, il s'est défendu seul contre une vingtaine de sauvages... et il les a tués!... Faites-vous raconter ses exploits, ma chère... vous verrez, c'est passionnant! » Alors, je suis revenue vers toi... et je t'ai fait parler... et en effet, ça m'a passionnée... Tu m'as raconté des supplices monstrueux... et tes beaux yeux brillaient en parlant... je te regardais autant que je t'écoutais... Les mots, quand ils sortent, font faire à tes lèvres de si jolis mouvements!... Puis, tu m'as parlé de l'amour... tu m'as dit que dans ces pays-là ils ne faisaient pas ça comme ici... Je t'ai demandé si tu savais comment ils faisaient...

tu m'as répondu : « Oui!... » Ça m'a affolée! Nous nous sommes revus le lendemain, chez les Montel... j'y avais pensé toute la nuit... et tu m'en as reparlé... Alors, ç'a été plus fort que moi... plus fort que tout... et il a fallu que je te voie seul!... Et, depuis huit jours, tu m'apprends chaque jour un amour nouveau.. Ah! mon Pierre chéri!...

PIERRE

Ma Lucienne, tes yeux sont si profonds que je vois ton cœur !

LUCIENNE

Oh ! non, ne me dis pas de choses banales... Non ! Prends-moi sur tes genoux... *(Il le fait)* et raconte-moi un supplice... Vite... raconte... raconte...

PIERRE

A Thé-si... un petit village au nord de la Chine... un missionnaire avait été arrêté... puis condamné...

LUCIENNE

A quoi?

PIERRE

A...

LUCIENNE

Dis vite !... (*Pierre lui parle à l'oreille.*)

Ah ! je t'adore !... (*Elle l'embrasse longuement.*)

PIERRE

Mais, ma chérie, ne perdons pas de temps !...

LUCIENNE

Ce temps n'est pas perdu... On va le retrouver...

PIERRE

Tu es jolie !... Tu as l'air d'une fleur.

LUCIENNE

Non, ne me dis pas des choses comme ça !...

PIERRE

Mais que veux-tu que je te dise !

LUCIENNE

A propos... Tu as apporté de l'opium ?

PIERRE

Non ! Je n'en ai plus !

LUCIENNE

Oh !

PIERRE

Mais avons-nous besoin d'opium, ma chérie?... J'ai exploré tous les pays du monde...
Eh bien, tu es ma plus jolie découverte...

LUCIENNE

Et aujourd'hui... aujourd'hui... quel
amour nouveau vas-tu m'apprendre ?

PIERRE

L'amour français.

LUCIENNE

Oh ! non !

PIERRE

Pourquoi ?

LUCIENNE

Non ! non... un autre... un autre !...

PIERRE

Je n'en connaissais que huit...

LUCIENNE

Oh ! voyons !... ce n'est pas possible !...
Tu as sur toi la carte de l'expédition ?

PIERRE, *fouillant dans sa poche.*

Oui, je crois !... Oui !... (*Il étale sur la
table une carte de géographie.*)

LUCIENNE, *s'asseyant.*

Voyons !... Le Japon... c'est fait !...

L'Inde... c'est fait!... La Perse... c'est fait!...
L'Australie?...

PIERRE

Tu ne te rappelles pas?

LUCIENNE

Ah ! oui... c'est vrai ! chéri !... (*Elle l'embrasse.*) Je t'adore ! (*Examinant de nouveau la carte.*) Ah ! dans le Népal !...

PIERRE

Amusant, hein ?

LUCIENNE

Inouï ! Inouï !... D'ailleurs, nous y reviendrons !... Cherchons... cherchons encore !... (*On frappe. Tous deux se dressent effrayés.*)

PIERRE

Qui est-ce qui est là ?

UNE VOIX

Au nom de la loi, ouvrez !

LUCIENNE, *défaillante.*

Mon mari !

PIERRE

Sauve-toi dans la chambre !

LUCIENNE

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !
(*Elle sort, Pierre va ouvrir. Le commissaire, son greffier et un mari entrent.*)

SCÈNE III

PIERRE, LE COMMISSAIRE, LE GREFFIER,
LE MARI, *qui zézaie.*

LE COMMISSAIRE, *au mari.*

C'est ce monsieur-là ?

LE MARI

Probablement, ze ne le connais pas !

LE COMMISSAIRE, à *Pierre*.

C'est le mari de votre concubine ?

PIERRE

Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu !

LE COMMISSAIRE

Cette dame est dans la chambre ?

PIERRE

Oui !

LE MARI

Ah ! la misérable !... Et vous, monsieur,
qui avez dézagrézé mon foyer !

PIERRE

Quoi ?

LE MARI

C'est infâme ! Tromper un homme comme
moi... qui suis honnête... qui n'ai jamais
fait de sàgrin à ma femme... car ze n'ai pas
de défaut !

PIERRE

Oh ! si ! Un petit défaut de prononciation !...

LE COMMISSAIRE, *ouvrant la porte de la chambre.*

Sortez, madame !... (*Lucienne paratt, le visage dans ses mains.*)

LE MARI

Traîtresse !... Mésante !... Insensée !...
Menteuse !... (*Lucienne lève la tête.*) Oh !
pardon, madame, mais ce n'est pas ma
femme !...

LUCIENNE

Mais ce n'est pas mon mari !

LE MARI

Monsieur le commissaire, vous vous êtes
trompé !

LE COMMISSAIRE

Vous m'aviez dit la chambre numéro 4 !

PIERRE

C'est le numéro 5, ici !

LE MARI

Oh ! excusez-moi, monsieur, madame...

LE COMMISSAIRE

Excusez-nous !

PIERRE

Au revoir, messieurs. (*Le commissaire, le mari et le greffier sortent en se querellant.*)

LUCIENNE

Ah ! la ! la ! que j'ai eu peur !...

PIERRE

Moi aussi !... Comme quoi il faut toujours connaître le mari !... (*Lucienne saute sur son chapeau.*) Vous ne partez pas ?

LUCIENNE

Si ! si ! Oh ! si !

PIERRE

Pourquoi ?

LUCIENNE

Oh ! je vous en prie...

PIERRE

Lucienne... Je me souviens... Dans le
Turkestan... C'est merveilleux !...

LUCIENNE

Demain... demain...

PIERRE

Oh ! Oh ! Alors, à quatre heures... Sans
faute !

LUCIENNE

Oui !... quelle idée, aussi, d'aller à l'hô-
tel !...

PIERRE

J'habite chez ma mère, et nous n'aurons

notre petit appartement qu'après-demain...
Les tapissiers y sont !...

LUCIENNE

Qu'ils y restent !

PIERRE

Vous êtes fâchée ?

LUCIENNE

Oh ! je suis très nerveuse !...

PIERRE

Ce n'est vraiment pas ma faute !

LUCIENNE

Ni la mienne non plus !... Et puis cet hôtel
qui est à deux pas de chez moi !

PIERRE

Mais c'est vous qui me l'avez indiqué !

LUCIENNE

Dites donc aussi que je vous y ai amené
de force !

PIERRE

Lucienne, vous êtes injuste... vous m'avez dit que vous vouliez être tout près de chez vous... pour pouvoir y aller à pied, et ne pas perdre de temps à payer un cocher !... Voilà ce que vous m'avez dit !

LUCIENNE

Adieu !

PIERRE

Ah ! ne partez pas ainsi ! Tes lèvres ! Tes lèvres !... (*Pendant qu'il l'embrasse, il lui dégrafe son corsage.*)

LUCIENNE

Mais vous ne dégrafez mon corsage !

PIERRE

Oui, je dégrafe ton corsage !

LUCIENNE

Mais je ne veux pas !

PIERRE

Si ! si !

LUCIENNE

Voulez-vous me lâcher ?

PIERRE

Non ! (*Lucienne lui flanque une gifle et se sauve dans la chambre dont elle referme la porte.*)

SCÈNE IV

PIERRE, LA BONNE

PIERRE, *seul.*

Ah ! que c'est embêtant, les femmes nerveuses !... (*On frappe.*) Entrez !

LA BONNE, *entrant.*

Monsieur, il est cinq heures !...

PIERRE

Oh ! ben ! Attendez un instant !

LA BONNE

Mais, monsieur, ce monsieur a payé sa chambre, il est là, il veut entrer !

PIERRE

D'ailleurs, ce n'est que justice !... Priez ce monsieur d'entrer !... (*La bonne sort.*) Nous sortirons par la porte de la chambre à coucher, voilà tout !... (*Il va à la porte de la chambre.*) Oh ! elle a fermé la porte !... Lucienne, ouvrez-moi !

VOIX DE LUCIENNE

Quand j'serai prête ! (*Henri entre.*)

SCÈNE V

PIERRE, HENRI

PIERRE

Non, je vous en prie, ouvrez-moi!... Je vous dirai pourquoi!

HENRI

Je vous demande pardon, monsieur...

PIERRE

Mais, je vous en prie, monsieur, asseyez-vous!... La personne... qui m'accompagne, s'est enfermée, et je...

HENRI

Prenez votre temps, monsieur!... J'attends moi-même une personne du sexe faible à

cinq heures juste... et il n'est que cinq heures !...

PIERRE, à *Lucienne*.

Je vous en prie... dépêchez-vous !

HENRI

Le temps que cette dame met à se rhabiller est tout à votre honneur, monsieur !

PIERRE

Comment ça ?

HENRI

Permettez-moi de vous dire, monsieur, que si cette dame n'avait ôté que ses gants, elle serait déjà prête !...

PIERRE

Vous êtes mille fois aimable, monsieur !...

HENRI

Je connais les usages... Je vous demande pardon...

PIERRE

Monsieur?

HENRI

Je me mêle de ce qui ne me regarde pas...
mais vous avez de la poudre de riz sur le re-
vers de votre veston... et comme on ne se
met à cet endroit-là que de la poudre de riz
des autres...

PIERRE, *essuyant avec son mouchoir le revers
de son veston.*

En effet... je vous remercie!... Oh! c'est
de la poudre adhérente...

HENRI

Oui, qui adhère partout, excepté, bien en-
tendu, au visage!... Il est propre, ce petit
hôtel?

PIERRE

Oui, très propre!

HENRI

Et bon marché?

PIERRE

Très bon marché !

HENRI

Trop bon marché, même, pour exiger que la dame qu'on accompagne paye la moitié des frais !

PIERRE, *après avoir souri et frappant à la porte.*

Allons, voyons, dépêchez-vous !

HENRI, *regardant la carte oubliée sur la table.*

Vous apprenez la géographie, monsieur ?

PIERRE

Non, non... Je suis explorateur !

HENRI

Ah ! Tous mes compliments !... Et cette ligne rouge...

PIERRE

C'est le chemin que j'ai parcouru...

HENRI

Fichtre !... But scientifique ?

PIERRE

Il l'est devenu !... Je partais par agrément, pour voyager, et puis j'ai été empoigné malgré moi par l'intérêt puissant et irrésistible qui se dégage de tous ces pays merveilleux, à tel point que j'en fais des conférences et des articles dans le *Temps*.

HENRI

Seriez-vous monsieur Pierre d'Altour ?

PIERRE

Soi-même !

HENRI

Ah ! monsieur, je suis enchanté de vous connaître... Je lis vos articles dans le *Temps*, et ils me passionnent. Voulez-vous me permettre de vous donner ma carte ?... (*Il tire son portefeuille et tend sa carte à Pierre.*)

PIERRE

Vous êtes... ?

HENRI

Mon nom ne vous dit rien ?

PIERRE

Oh ! mais si !

HENRI

Qu'est-ce qu'il vous dit ?

PIERRE

Il me dit... il me dit... Au fait, non, il ne me dit rien.

HENRI

Mais, ma femme, ne vous a-t-elle pas rencontré, chez son amie, madame Semblin, tout dernièrement !

PIERRE

En effet, en effet... Voilà pourquoi votre nom ne m'était pas...

HENRI

Les circonstances un peu étranges qui nous font faire connaissance, ne peuvent être un obstacle au désir que j'ai de me lier avec vous.

PIERRE

Désir que je partage pleinement.

HENRI

Eh bien ! mon cher monsieur, je suis tous les jours chez moi, de six à sept, et vous me feriez plaisir en venant me voir !

PIERRE

C'est une affaire entendue !

HENRI

Je suis médecin... Vous ne pouvez pas le savoir, mais je suis médecin... Je ne pratique pas, je suis médecin parce que la médecine m'intéresse... et si ça ne vous ennuie pas,

vous pourrez me fournir de précieux renseignements sur la façon dont on traite les maladies dans les beaux pays que vous avez explorés !

PIERRE

Cher monsieur, je le ferai avec le plus grand plaisir !

HENRI

Vous êtes tout à fait aimable !

PIERRE

Mais... on vient de rouvrir la porte... On est prêt!... *(Il va pour sortir.)*

HENRI

Oh ! pardon !... Je désirerais que l'endroit de notre rencontre, cette chambre d'hôtel, ne fût pas révélé à ma femme!... Si, d'aventure, vous la rencontriez... ayez, je vous en prie, la gracieuseté de lui dire...

PIERRE

Que nous nous sommes connus à la Bibliothèque Nationale?...

HENRI

C'est ça !

PIERRE

Je vous en donne ma parole d'honneur !...
A bientôt, monsieur !... Nous allons filer par
la porte de la chambre à coucher !... (*Il dis-
parait à gauche.*)

HENRI, *seul.*

Voilà un homme charmant !... Mais qu'est-
ce que fait Kiki ?... Cette sacrée Kiki est
toujours en retard !...

PIERRE, *rentrant.*

Je vous demande pardon, mais la porte de
la chambre, qui donne sur le couloir, est con-
damnée...

HENRI

A perpétuité?

PIERRE

Je le crains!... Et... nous allons sortir par ici... Mais, cette dame aussi est mariée...

HENRI

Voulez-vous que je sorte?

PIERRE

Non... mais ayez la bonté de vous retourner quand elle passera!

HENRI

Il est dur, pour un galant homme, de ne pas regarder une femme qui passe!... Néanmoins... (*Il se retourne.*) Cette dame peut passer!

PIERRE

Merci!... (*Allant à la porte de gauche.*)
Venez, chère amie!...

416800

HENRI, *à part, en trouvant une glace sur la table.*

Mais rien ne m'empêche de regarder dans cette glace !... (*Lucienne traverse la scène, très emmitouflée.*)

PIERRE

Au revoir, monsieur ! (*Il sort derrière Lucienne.*)

HENRI, *laissant retomber la glace.*

Lucienne ! (*Il s'assied lourdement.*) Lucienne ! !... (*Les larmes lui montent aux yeux.*) Lucienne ! ! ! (*Il sort son mouchoir, l'ouvre et laisse tomber sa tête dedans. Un instant après Kiki entre.*)

SCÈNE VI

HENRI, KIKI

KIKI

Bonjour!... Qu'est-ce que tu as?...

HENRI

Rien!

KIKI

Mais si! tu pleures... Qu'est-ce qu'il y a?

HENRI

Rien!

KIKI

Un ennui?

HENRI

Oui!

KIKI

Chez toi?

HENRI

Oui!

KIKI

Ta femme?

HENRI

Oui!

KIKI

Elle est malade?

HENRI

Non!

KIKI

Tu es cocu?

HENRI

Ne dis pas ce mot-là!

KIKI

Pourquoi?... Alors, c'est ça, tu es cocu!

HENRI

Non ! va... va... Laisse-moi !

KIKI

Mais non, je ne vais pas te laisser... tu as du chagrin... le vieux lapin a du chagrin, je veux consoler le vieux lapin !... Et tu ne t'en doutais même pas ?... Allons, réponds-moi !... Tu ne t'en doutais pas ?

HENRI

Non !

KIKI

Oh !... Et, naturellement, elle te trompe depuis longtemps !

HENRI

Pourquoi, naturellement ?

KIKI

Ben... je ne sais pas... mais enfin... Quel âge a-t-elle, ta femme ?

HENRI

Vingt-six ans.

KIKI

Eh ben !

HENRI

Quoi... eh ben ?

KIKI

Mais enfin, tu ne pensais pas qu'une femme de vingt-six ans pouvait te rester fidèle !

HENRI

Ce ne serait pas si extraordinaire !

KIKI

Oh si !

HENRI

A cause ?

KIKI

De la différence d'âge !

HENRI

La différence... Sais-tu l'âge que j'ai ?

KIKI

Ben... tu as.. une cinquantaine d'années !...

HENRI

Tu es folle !... J'ai quarante-six ans !

KIKI

C'est la même chose !

HENRI

Tu en as de bonnes !... Alors, je parais cinquante ans ?

KIKI

Oui, je croyais que tu avais...

HENRI

C'est charmant !... Et tu trouves naturel qu'un homme comme moi soit trompé !

KIKI

Tu n'as rien de spécial !... T'as plus de cheveux... tu es gros...

HENRI

Mais je ne suis pas laid !...

KIKI

Non ! Tu n'es pas laid... Tu as même dû être très bien... Oh ! j'ai eu tort de parler... tu es tout triste !...

HENRI

Non ! non ! je te remercie !...

KIKI

Il n'y a vraiment pas de quoi !

HENRI

Et je te demande pardon, Kiki, de m'être laissé aller...

KIKI

Mais, voyons, tu es fou !...

HENRI, *reprenant la glace sur la table.*

Évidemment, le miroir est trop petit..., je n'ai vu qu'elle ! maintenant y a de la

place... Mais alors, écoute, Kiki... puisque je suis gros, puisque je n'ai plus de cheveux, puisque je parais cinquante ans... pourquoi as-tu couché avec moi?

KIKI

Parce que, dans notre sale métier, il n'y a pas de milieu : Ou bien on déteste, ou bien on couche !... Et puis, quoi, je n'avais pas de raison de n'être pas chic avec toi... le premier jour où nous nous sommes vus, tu m'as donné un louis... En huit jours, tu m'as déjà donné quatre cents francs !...

HENRI, *à part.*

C'était pour ça !...

KIKI

Est-ce que tu comptes rentrer chez toi immédiatement?

HENRI

Non !

KIKI

Alors, j'enlève mon chapeau !... (*Elle enlève son chapeau.*) Mais, au fait, nom d'un chien, je ne te dis pas !...

HENRI

Quoi donc ?

KIKI

Gustave m'a suivie en voiture pendant une demi-heure ! Il a fallu que je fasse faire au cocher un grand détour !... Et, enfin, il a fini par perdre ma trace !...

HENRI

Pauvre Gustave !...

KIKI

Oh ! c'est rigolo !...

HENRI

Quoi ?

KIKI

J'ai pour amants deux cocus !

HENRI

Allons !

KIKI

C'est vrai, Gustave aussi, il est cocu.

HENRI

Oh ! je n'ai pas peur d'être seul dans mon cas !...

KIKI

Voulez-vous que le vieux Kiki vous chante une chanson, pour vous distraire, une belle chanson ?

HENRI

Non !

KIKI

Veux-tu que je m'en aille ?

HENRI

Non !

KIKI

Veux-tu... (*Geste énervé de Henri.*)
Quoi ?... Tu ne vas pourtant pas te cloîtrer
parce que tu es... (*On frappe.*) Zut !...
Entrez !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA BONNE

LA BONNE

Il y a un monsieur qui vient de venir... un
gros monsieur, l'air bon enfant...

HENRI et KIKI

C'est Gustave !

LA BONNE

Je ne sais pas.

HENRI

Puisqu'on vous dit que c'est Gustave.

LA BONNE

Bien, monsieur... Enfin, ce monsieur a demandé s'il ne venait pas d'arriver à l'hôtel une petite dame avec les cheveux coupés et l'air pas comme tout le monde... J'ai pensé à madame... et j'ai dit : Non !

HENRI

Vous avez bien fait !...

LA BONNE

Ces monsieur et dame n'ont envie de rien ?

KIKI

Si !

LA BONNE

Est-ce que je peux... ?

KIKI

Non, non !... Allez !...

LA BONNE

Bien, madame !... (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

KIKI, HENRI

KIKI

Tu vois, je ne m'étais pas trompée : Gustave m'avait suivie !

HENRI

Pauvre bougre !

KIKI

Pauvre cocu !...

HENRI

Chut !... Allons ! allons !...

KIKI

C'est vrai !... Faut pas parler de cornes dans la maison d'un cocu !...

HENRI

Allons, Kiki, voyons... ça m'embête !...
Ne dis pas tout le temps ce mot-là !...

KIKI

Ah ! Eh bien, alors... Oh ! il faut que je te
montre quelque chose... Regarde...

HENRI

Quoi ?

KIKI

Mon collier !

HENRI

Qu'est-ce que c'est ?

KIKI

C'est un collier d'ambre, dont Gustave
m'a fait cadeau !

HENRI

Il est très joli.

KIKI

Je te crois qu'il est joli ! (*Elle l'enlève.*)
Tiens... Mets-le !

HENRI

Non !... Je t'en prie... laisse-moi...

KIKI

Si !... Je suis sûre qu'il va t'aller très bien !... (*Elle lui passe le collier autour du cou.*) Il te va rudement bien !... Oh ! tu es joli avec ça !... Tu ressembles à Mignapour !

HENRI, *tristement.*

Et maintenant, chante ta chanson à ton pauvre vieux lapin !

KIKI

Oh ! tu sais, n'exagère pas !... Tu feras tourner la tête encore à bien des femmes !...

HENRI

Oui, oui ! De l'autre côté !...

KIKI

Allons-y !... (*Elle chante :*)

Viens avec moi,
J'suis en émoi,
T'auras, t'auras des caresses !
Viens avec moi,
Viens avec moi,
J'crois qu'tu n't'embêt'ras pas !
Je te ferai... comme ça !

(*Elle lui envoie un baiser.*)

Et puis... comme ça !

(*Elle lui montre les cornes. Reprise,
se terminant par un :*)

Piou !

(*Parlé.*) Oh ! dis donc, monsieur le vieux lapin... Voulez-vous, je vous prie, faire une autre figure !... Voulez-vous sourire !... (*Il sourit.*) Ah ! comme ça, vous êtes ravissant !... Vous croyez peut-être que vous êtes joli quand vous pleurez ?... Tu sais chanter ?...

HENRI

Non !

KIKI

Essaye...

HENRI

Non, mon petit !

KIKI, *l'imitant.*

Non, mon petit... Oh ! oh ! le pauvre
homme !... Oh !... Non, mon petit !...

HENRI

Tu n'as pas fini ?

KIKI

Non !... Je veux que vous chantiez !...

HENRI

Non.

KIKI

Si !... Chante... Allez...

Viens avec moi...

Bon Dieu !... Veux-tu chanter !... Je veux

que tu chantes!... Ah! que tu es fatigant!...

HENRI

Eh ben! et toi!

KIKI

Allons-y! Allons-y!... Une... deux... et trois!...

Viens avec moi...

Dis-le pour me faire plaisir!...

HENRI

Viens avec moi...

KIKI

Bravo! Très bien! Continue...

Viens avec moi,
J'suis en émoi,
T'auras, t'auras des caresses...

HENRI

Viens avec moi,
J'suis en émoi,
T'auras, t'auras des caresses...

Non! non! c'est affreux!

KIKI

C'est merveilleux!... Maintenant, ensemble!... Allez! ne pense à rien... Ris!... Ris de bon cœur!... Allez!... Allez!... Le chagrin aux plottes!... et chante à tue-tête!... *(Il la prend brusquement dans ses bras et ils chantent.)*

ENSEMBLE

Viens avec moi,
J'suis en émoi,
T'auras, t'auras des caresses...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Au lever du rideau, la scène est vide.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, UN VALET DE CHAMBRE. *Henri entre, suivi du valet de chambre.*

LE VALET DE CHAMBRE

Monsieur garde son pardessus?

HENRI

Oui, j'ai froid.

LE VALET DE CHAMBRE

Est-ce que monsieur veut prendre quelque chose de chaud?

HENRI

Oui... une allumette! Et puis préparez-moi un whisky-soda avec de la glace.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

En voilà un truc pour se réchauffer!

HENRI

Est-ce que madame est là?

LE VALET DE CHAMBRE

Oui, monsieur, madame n'est pas sortie de la journée!

HENRI

C'est bien, laissez-moi! (*Le valet de chambre sort.*)

SCÈNE II

HENRI, *seul.*

Nom d'un chien ! que je suis embêté ! Hier, en quittant l'hôtel, j'ai oublié de rendre à Kiki son collier d'ambre. (*Il sort le collier de sa poche.*) Je l'ai mis dans ma poche, je comptais le lui rendre aujourd'hui, mais ce pauvre Gustave monte la garde devant l'hôtel et je n'ai pas osé y entrer ! Cette gosse doit être affolée, d'abord parce qu'elle ne me voit pas arriver, et ensuite à cause de son collier qui lui vient de Gustave ! (*Il glisse le collier dans le tiroir de son bureau.*)

SCÈNE III

HENRI, UN VALET DE CHAMBRE, puis GUSTAVE

LE VALET DE CHAMBRE, *annonçant et déposant
le whisky-soda sur une table.*

M. Rabaud.

HENRI

Ah! ah! (*Un temps.*) Qu'il entre. (*Le
valet de chambre sort.*)

GUSTAVE, *entrant.*

Mon vieux, je suis cocu!

HENRI

Oh! Assieds-toi!

GUSTAVE

Parfaitement! Depuis quelques jours je

m'en doutais. Hier à cinq heures, Kiki me dit : « Je vais chez mon oncle... » Bien ! Je la laisse sortir... Mais je sors sitôt après elle... Je la suis... Elle prend une voiture... J'en prends une aussi... Mais elle avait un meilleur cheval que moi... et je n'arrivais pas à la rattraper... pourtant, il me semble la voir s'arrêter et entrer dans un petit hôtel... dans une rue... là... tout près de chez toi... j'arrive à la porte de l'hôtel... je demande à la concierge si elle ne venait pas de voir entrer une petite femme excentrique... avec des cheveux coupés... la concierge me dit que non ! Je m'en vais, pensant que peut-être, dans le fond, je m'étais trompé !... Je rentre à la maison et je l'attends... Elle arrive vers sept heures... Elle se met en peignoir... et je constate qu'elle n'avait plus un collier d'ambre que je lui ai donné, et qu'avant de sortir, moi-même je lui avais attaché ! Tu vois que je n'exagérais pas en disant que j'étais cocu !...

Je viens de passer une heure devant le petit hôtel à faire les cent pas.

HENRI

Inutilement?

GUSTAVE

Oui ! Elle était peut-être partie, ou bien ils avaient rendez-vous ailleurs !

HENRI

Vous vous êtes disputés, hier soir ?

GUSTAVE

Non ! Je n'ai rien dit !... J'ai seulement constaté l'absence du collier.

HENRI

Que comptes-tu faire ?

GUSTAVE

Je ne sais pas ! Voilà pourquoi je n'ai rien dit !... Qu'est-ce que tu me conseilles de faire ?

HENRI

Ah ! mon vieux, ça, c'est très délicat.

GUSTAVE

Mais enfin, si tu étais cocu ?

HENRI

Mais je te défends de supposer ça ! Je ne veux pas être cocu ! Et je ne le serai jamais !

GUSTAVE

Oh ! ne dis pas ça !

HENRI

Mais je le dis et je le pense.

GUSTAVE

Écoute, mon vieux, permets-moi de te parler comme à un frère...

HENRI

Je t'en prie !

GUSTAVE

Ne dis pas que tu ne veux pas être cocu !

Parce que ça dénoterait une confiance en la fidélité de ta femme...

HENRI

Mais en effet!

GUSTAVE

Eh bien, il ne faut pas croire à la fidélité des femmes!... On doit au contraire s'imaginer qu'on est trompé... S'il n'en est rien, tant mieux... Mais si par hasard ça arrive... on a une moins grosse déception!... Ma pauvre femme est morte... et je ne veux pas salir sa mémoire... mais elle m'a trompé... autant qu'on peut tromper son mari... Eh bien, comme j'avais confiance en elle... le jour où j'ai appris que j'étais trompé... ça m'a fichu un coup terrible.

HENRI

C'est que ta femme avait une nature fri-vole! Lucienne est une brave petite femme en qui j'ai pleine confiance, je te le répète.

GUSTAVE

Je crois que tu as tort.

HENRI, *dans les yeux.*

Peut-être !... Mais si jamais elle me trompe, elle sera, je l'espère, assez adroite pour que je ne m'en aperçoive pas... et comme en tout cas .. personne ne sera assez enfant ni assez bête pour venir me le raconter...

GUSTAVE

Ah ! Évidemment !

HENRI

Si toi... tu avais vu Lucienne sortir d'un hôtel avec un monsieur... tu ne viendrais pas me l'annoncer, n'est-ce pas ?

GUSTAVE, *très gêné.*

Oh ! non... jamais.

HENRI

Eh ben ! alors, n'y pensons pas. (*Le*

valet de chambre entre et il présente une carte à Henri.)

HENRI, *prenant la carte.*

Déjà!... Attendez un instant!

LE VALET DE CHAMBRE

Bien, monsieur.

HENRI

Toi... viens dans ma chambre.

GUSTAVE

Pourquoi faire?

HENRI

Pour me voir changer de bottines.

GUSTAVE

C'est un joli spectacle.

HENRI

Ravissant!... Tu ne m'as jamais vu changer de bottines?

GUSTAVE

Non !

HENRI

Eh bien ! mon vieux, paye-toi ça !... Viens, passe devant. (*Gustave sort.*) Faites entrer ce monsieur. Je viens tout de suite. (*Il sort.*)

LE VALET DE CHAMBRE, *allant au fond, ouvrant la porte et s'effaçant.*

Si monsieur veut entrer !

(Pierre entre.)

PIERRE

Je n'ose pas demander si Lucienne est là.

LE VALET DE CHAMBRE

Monsieur vient dans cinq minutes. (*Il sort.*)

PIERRE

Merci ! Je voudrais pourtant savoir pour-

quoi elle n'est pas venue tantôt. (*Lucienne entre.*)

LUCIENNE

Vous !

PIERRE

Oui ! Chut !

LUCIENNE

Qu'est-ce que vous faites là ?

PIERRE

J'ai fait tantôt la connaissance de votre mari à la Bibliothèque Nationale... coïncidence... et il m'a prié de venir le voir... mais vous pensez bien que je ne serais pas venu, si tout à l'heure vous aviez été au rendez-vous fixé ? Pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Si vous saviez dans quelle inquiétude j'étais... d'ailleurs, ma présence ici en est une preuve irréfutable.

LUCIENNE

Pierre, je ne suis pas allée à votre rendez-vous... parce que je ne veux plus tromper mon mari !

PIERRE

Oh !

LUCIENNE

Oui.

PIERRE

Mais il fallait au moins venir une dernière fois... Certes, je vous eusse respectée... mais...

LUCIENNE

Si nous avions eu rendez-vous ailleurs, j'y serais allée.

PIERRE

Mais...

LUCIENNE

Pour rien au monde je n'aurais remis les pieds dans ce petit hôtel.

PIERRE

A cause?

LUCIENNE

Vous oubliez ce commissaire de police qui se trompe de porte... et cet homme qui prend possession de la chambre avant même que je n'en sois sortie! Quelle horreur!

PIERRE

Cet homme ne vous connaissait pas.

LUCIENNE

Qui sait!

PIERRE

Je vous le jure!... En tout cas, il tournait la tête quand vous êtes passée! Ma Lucienne adorée...

LUCIENNE

Oh ! je vous en prie ! Ne me touchez pas.

PIERRE

C'est bien ! puisqu'il en est ainsi, j'accepte
ce qu'on m'a proposé ce matin.

LUCIENNE

C'est-à-dire ?

PIERRE

Une mission scientifique dans l'Afrique
centrale... Je partirai après-demain.

LUCIENNE

Oh ! non !

PIERRE

Et j'emporterai avec moi le souvenir délicieux
d'un être charmant que j'aurai peu
connu.

LUCIENNE

Mon Pierre... il faut que tu saches une

chose... j'ai juré sur la tête de mon mari que le jour où je le tromperai, je lui dirais la vérité... Et c'est ce qui me torture!... J'ai juré, mon Pierre!... Pendant huit jours, j'ai résisté... Mais maintenant...

PIERRE

Maintenant c'est fini puisque je pars!

LUCIENNE

Qu'importe votre départ... ma faute, ma trahison n'en subsiste pas moins... Depuis huit jours, j'ai su éviter les caresses de mon mari... mais fatalement il va s'en apercevoir... et s'il veut me prendre de force dans ses bras... il faudra bien que je lui avoue la vérité.

PIERRE

Non!

LUCIENNE

Mais si!

PIERRE

Vous n'en avez pas le droit.

LUCIENNE

Pourquoi donc ?

PIERRE

Parce que... admettons que vous lui disiez... heu... comment s'appelle-t-il ?

LUCIENNE

Henri.

PIERRE

Bien !... Henri, je t'ai trompé !... De deux choses l'une... ou bien, ça lui fait un chagrin épouvantable... un chagrin tellement grand... qu'il vous garde quand même auprès de lui pour le consoler... et alors votre existence à tous deux devient abominable, odieuse ! Ou bien... colère, cris... séparation immédiate... divorce... et voilà un homme de... quel âge a-t-il ?

LUCIENNE

Quarante-six ans.

PIERRE

Voilà un homme de quarante-six ans, victime de votre franchise, qui n'a plus de foyer, qui est seul, ridicule... car tout le monde sait qu'il a été trompé... qui ne veut plus se remarier... car il est dégoûté du mariage, et alors qui prend des petites maîtresses qui le grugent... et précipitent sa vieillesse!... Croyez-moi, Lucienne, vous n'avez pas le droit de faire ça... en plus...

LUCIENNE

Faut-il que vous m'aimiez peu pour me parler ainsi!

PIERRE

Eh bien, et vous! Est-ce un si beau gage d'amour que ce regret constant de votre faute? C'est bien simple, je vous connais de-

puis huit jours et sur les huit heures que nous avons passées ensemble... six au moins furent consacrées à votre mari.

LUCIENNE

Oui, parce que l'heure où je vous ai près de moi est la seule heure de la journée où je sois calme et tranquille... et assez heureuse pour penser à ceux qui ne le sont pas. En effet, chaque jour, je parle de mon mari pendant une heure... avec mon amant, mais je pense à mon amant pendant vingt-trois heures... avec mon mari. Ne vous plaignez pas trop !

PIERRE

Mais, ma chérie, je ne me plains pas, je t'aime.

LUCIENNE

Alors, tu vas retarder ton départ, dis ?

PIERRE

Le désires-tu vraiment?

LUCIENNE

Mais oui.

PIERRE

Ne vaut-il pas mieux que je parte?

LUCIENNE

Ah! je ne sais plus.

PIERRE

J'entends ton mari.

LUCIENNE

Je me sauve!

PIERRE

En tout cas, demain, tu viendras...

LUCIENNE

Non!

PIERRE

Oh ! pour la dernière fois.

LUCIENNE

Je viendrai ! (*Elle lui envoie un baiser et elle sort. Pierre, un instant, reste seul et Henri entre.*)

SCÈNE IV

HENRI, PIERRE

HENRI

Bonjour, mon cher monsieur.

PIERRE

Comment allez-vous ?

HENRI

Très bien. Asseyez-vous, je vous en prie.
Vous avez vu ma femme ?

PIERRE

Heu... à l'instant, oui !

HENRI

Parfait ! Voulez-vous fumer ?

PIERRE

Merci.

HENRI

Merci non ?

PIERRE

Je ne fume pas.

HENRI

Un explorateur qui ne fume pas !

PIERRE

Mon Dieu, non !

HENRI

Vous êtes pour longtemps à Paris ?

PIERRE

Je ne sais pas.

HENRI

Comment ça ?

PIERRE

On m'a proposé ce matin de partir à la tête d'une mission scientifique dans l'Afrique centrale !

HENRI

Ah ! c'est intéressant !

PIERRE

Certes !

HENRI

Vous connaissez l'Afrique centrale ?

PIERRE

Imparfaitement.

HENRI

Eh bien... si j'ai un conseil à vous donner... ne ratez pas ça !

PIERRE

Je vais réfléchir!... Il est délicieux votre appartement ! (*Coup d'œil circulaire.*)

HENRI

Vous regardez ce petit tableau ?

PIERRE

Oui ! il est charmant !

HENRI

C'est un Fragonard !

PIERRE

Un vrai Fragonard ?

HENRI

Oh ! ça, un vrai... je ne sais pas... en tout cas c'est un Fragonard.

PIERRE

Et ça.. c'est de Rodin ?

HENRI

Oh ! non ! Fichtre !

PIERRE

D'ailleurs ma question est stupide... Ça c'est une petite chose gentille, mais enfin sans importance!... De qui est-ce?

HENRI

C'est de mon père.

PIERRE

Ah!... Heu!... Oui, oui, c'est très remarquable... Oh! c'est joli... C'est... Oh! oui! C'est ravissant!... c'est...

HENRI

Dites donc, quelle est, durant votre voyage, la chose qui vous a le plus impressionné?

(Pierre fait un geste qui signifie j'en ai tant vu, puis :)

PIERRE

Eh bien, je n'oublierai jamais le séjour, hélas! trop court, que j'ai fait dans l'île des Roses... dans l'Océan Indien.

HENRI

Ah!

PIERRE

Oui!... Et la persistance du souvenir que j'en ai ne vient pas de la beauté de l'île elle-même, mais bien du caractère tout spécial de ses indigènes...

HENRI

Qui portent le nom?

PIERRE

Le nom... de Zoaques!

HENRI

Les Zoaques?

PIERRE

Oui! Les Zoaques! C'est un petit peuple, mais il est bien intéressant! Et vous allez saisir la particularité et la rareté de son intérêt. Ce sont des gens heureux!

HENRI

Fichtre !

PIERRE

Ce n'est pas banal ! Et ils sont heureux, parce qu'ils considèrent la femme d'une façon totalement opposée à la nôtre ! Une femme, chez eux, n'est la propriété de personne... C'est un être adoré, choyé, respecté, même, mais exclusivement réservé au plaisir ou à la repopulation... Non seulement le mariage n'existe pas... mais l'union d'un homme et d'une femme est une chose inusitée et qui leur paraît risible ! Ils se demandent ce qu'on peut bien faire avec une femme en dehors de l'amour ! Et je vous le répète... ils n'ont pas cet instinct de la propriété que nous possédons au paroxysme ! Un homme de chez nous est trompé... Oh ! la ! la ! C'est toute une affaire. On veut quitter sa femme... tuer l'amant... choses qui com-

pliquent la vie et la rendent insupportable!...
Le peuple zoaque est plus primitif ou plus
avancé...

HENRI

Mais... là-bas... un homme garde une
femme combien de temps?

PIERRE

Une nuit.

HENRI

Mais si elle a un enfant?

PIERRE, *embarrassé.*

Ah! ça, c'est tout à fait différent! Ils
savent aussi bien que nous ne pas avoir
d'enfant... Mais quand ils en veulent... ils
choisissent une femme jolie... ou laide...
enfin ils sont libres... et d'avance, ils s'ar-
rangent avec elle!... Puis, ils enferment
cette femme chez eux... l'enfant vient au

monde... la femme se rétablit... nourrit
l'enfant... puis elle s'en va!

HENRI

Ils traitent ça comme une affaire!

PIERRE, *saivé*.

Exactement!

HENRI

C'est très curieux.

PIERRE

Et je vous jure qu'ils sont heureux.

HENRI

Mais une femme est-elle obligée de...

PIERRE

Non! La femme est libre!... Je vous dis,
la femme est adorée et respectée! Par
exemple... dans une conversation, quand
une femme prend la parole... tous les

hommes se taisent... personne ne l'interrompt.... et lorsqu'elle a fini tout le monde approuve et dit bravo quelles que soient les paroles qu'elle ait prononcées... et puis alors, après, la conversation sérieuse reprend!

HENRI

Mais, à part la question femme, la vie est la même que chez nous?

PIERRE

Oui! absolument la même... Cependant, j'ai remarqué une chose assez curieuse... le cocuage ne pouvant pas exister... les hommes s'aperçoivent moins qu'ils vieillissent... et s'ils s'en aperçoivent, ils ne deviennent pas méchants comme chez nous, car n'ayant pas été trompés, ils n'ont pas d'amertume dans le cœur!...

HENRI

C'est fort intéressant!

PIERRE, *se levant.*

Il est évident que les Zoaques se sont supprimé des quantités de joies... Mais, ne voyons que le résultat... Ils sont heureux ! Ils travaillent librement ! Et comme aucune femme ne les attend anxieuse à la fenêtre... ils n'éprouvent pas de raison de traîner dehors et d'aller au café... Mais je parle... je parle... Allons ! je ne veux pas abuser plus longtemps de vous !... Je m'en vais !... Alors vous me conseillez de partir ?

HENRI

Je vous conseille... je vous conseille... ça ne me regarde pas ! Et puis vous avez observé des choses si intéressantes que j'hésite à vous conseiller... de ne plus venir causer avec moi !

PIERRE

Vous êtes tout à fait aimable... Mais c'est

que justement je viens de formuler certaines idées vagues... qui, vous avez raison, sont intéressantes... et je crois que je vais m'en aller! Et puis... je me suis embrenigué dans une histoire de femme. Oh! oh! Soyons Zoaque...

HENRI

Oui, oui, il le faut à tout prix.

PIERRE

Oui! je vais partir! Je vais partir après-demain! C'est lâche.

HENRI

Mais ce n'est pas bête.

PIERRE

Au revoir, cher monsieur!

HENRI

Je suis très content de vous connaître!

PIERRE

Mais moi aussi!

HENRI

Et à votre retour...

PIERRE

Je vous ferai ma première visite !

HENRI

Voilà qui va des mieux. Je vous accompagne. (*Ils sortent. Lucienne entre. Un instant après, Henri rentre.*)

LUCIENNE

Tu es seul, mon chéri ?

HENRI

Oui ! ce monsieur d'Altour est parti ! C'est un charmant homme !

LUCIENNE

N'est-ce pas ?

HENRI

Oui ! Quel dommage qu'il parte après-demain !

LUCIENNE

Ah ! il est décidé à partir ?

HENRI

Oui ! Et à l'heure qu'il est, sa lettre d'acceptation est envoyée !

LUCIENNE

Ah !

HENRI

Si tu veux dîner demain soir chez Henriette... vas-y... je suis obligé de dîner avec des médecins...

LUCIENNE

Ah ! bien, je vais lui écrire tout de suite.

HENRI

Si tu veux ! (*Elle s'assied au bureau pour écrire.*)

LUCIENNE

Il n'y a plus de papier !

HENRI

Prends-en dans le tiroir. (*Lucienne fouille dans le tiroir.*)

LUCIENNE, *trouvant le collier.*

Henri, qu'est-ce que c'est que ça ?

HENRI

Ah ! tu l'as trouvé !

LUCIENNE

A qui est ce collier ?

HENRI

A toi, ma chérie... c'est un petit collier que j'ai acheté tantôt, que je comptais glisser sous ta serviette, avant le dîner !

LUCIENNE

Ah ! mon chéri ! que tu es gentil !

HENRI

Je pensais bien que ça te ferait plaisir !

LUCIENNE, *les larmes aux yeux.*

Ah! si ça me fait plaisir!

HENRI

Il n'y a pas de quoi pleurer!

SCÈNE V

LES MÊMES, GUSTAVE

GUSTAVE, *entrant.*

Dis donc, mon vieux, tu m'as oublié dans ta chambre!

HENRI

Entre, mon vieux...

LUCIENNE

Ah! cher ami, regardez le joli cadeau que vient de me faire Henri.

GUSTAVE, à *Henri*.

Mais c'est le collier de Kiki !

HENRI, à *Gustave*.

Chut !

LUCIENNE

N'est-ce pas qu'il est joli ?

GUSTAVE

Charmant.

LUCIENNE

Je vais tout de suite le ranger dans mon coffret.

HENRI

C'est ça ! (*Lucienne sort.*)

GUSTAVE, *bondissant*.

T'as pas fait ça ? Dis... T'as pas fait ça...
Tu m'as pris ma maîtresse, toi !

HENRI

Ta maîtresse ! D'abord ce n'est pas ta maîtresse... C'est une maîtresse...

GUSTAVE

Elle est à moi !... Je l'aime...

HENRI

Mais je ne te l'ai pas abîmée !

GUSTAVE

Tu n'avais pas le droit de t'en servir !

HENRI

Et pourquoi, s'il te plaît ?... Voilà une loi que je ne connaissais pas !

GUSTAVE

Allons, tu savais bien que ça m'ennuierait !

HENRI

Mais non ! je te croyais tellement au-des-

sus de ces choses-là... qu'est-ce que ça peut faire ?

GUSTAVE

Eh bien, tu en as un toupet !

HENRI

Et puis d'abord, pourquoi viens-tu me dire ça à moi ?

GUSTAVE

A qui veux-tu que je le dise ?

HENRI

A ceux qui ne le savent pas !

GUSTAVE

Ah ! ça, mais tu deviens fou !

HENRI

Mais non !... Pourquoi me dis-tu que j'ai couché avec Kiki ?

GUSTAVE

Mais pourquoi as-tu couché avec Kiki ?

HENRI

Attends!... Le fait de coucher avec Kiki a été pour moi une chose agréable... j'ai une excuse!... Est-ce une chose agréable pour toi de le constater?

GUSTAVE

Ah! pas du tout!

HENRI

Alors, pourquoi le fais-tu? Qu'est-ce qui t'y oblige?

GUSTAVE

Mais je tiens à te dire que tu as agi ignominieusement!... Nous nous connaissons depuis vingt ans.

HENRI

Ah! voilà, c'est parce que je suis ton ami que ça te fâche!

GUSTAVE

Mais bien entendu !

HENRI

Si c'était un étranger, tu t'en ficherais pas mal !

GUSTAVE

Ça me ferait moins de peine !

HENRI

Imbécile ! Mais si elle t'a trompé... c'est qu'elle en avait envie... Va, de toute façon elle l'aurait fait... et tu devrais être enchanté que ce soit moi, que tu connais... qui suis propre, bien portant, et incapable de lui dire du mal de toi !

GUSTAVE

Allons ! allons ! Et puis d'abord, où est la preuve que fatalement je devais être trompé ?

Si tu ne l'avais pas encouragée, peut-être bien qu'elle me serait restée fidèle !

HENRI

Tu es complètement fou !

GUSTAVE

Et pourquoi donc ?

HENRI

Regarde-toi... Il faut tout de même te fourrer dans la tête que tu as quarante-six ans... peu de cheveux, et pas mal de ventre...

GUSTAVE

Toi aussi !

HENRI

Mais oui, moi aussi ! Au moins je ne me berce pas d'illusions, moi !... Tu es dans un état d'ébullition ! Mais c'était fatal, voyons ! Tu croyais en la fidélité de Kiki ?...

GUSTAVE

Ben... oui ! que veux-tu ?...

HENRI

D'ailleurs... ça, ce n'est qu'enfantin...
Mais ce qui est grave, c'est l'état dans lequel tu es.

GUSTAVE

Mon ami, ça ne se raisonne pas...

HENRI

Mais si !

GUSTAVE

Mais non ! Tu en parles à ton aise, toi, tu crois en la fidélité de ta femme... mais je te jure bien que si tu étais cocu... tu serais comme moi en ce moment...

HENRI, *éclatant*.

Ah ! tu m'embêtes à la fin ! Je suis cocu, là !

GUSTAVE

Quoi?

HENRI

Oui, j'ai vu Lucienne sortir hier d'un petit hôtel avec un monsieur !

GUSTAVE

Oh !

HENRI

Je l'ai vue, comme tu l'as vue toi-même, car tu l'as vue hier ?

GUSTAVE

Oui.

HENRI

Eh bien ! tu es content ! Tu vois que jet'en parle en connaissance de cause.

GUSTAVE

Ah ! mon pauvre vieux !

HENRI

Mais je ne suis pas un pauvre vieux... je suis presque un vieux, voilà tout ! Ce n'est pas plus grave que ça !

GUSTAVE

On n'est pas vieux à quarante-six ans !

HENRI

Pas pour le reste ! mais quand on est comme nous sommes, il faut renoncer à avoir des femmes de vingt-cinq ans ou se foutre d'être cocu !... Nous leur demandons leur jeunesse et leur beauté, elles perdent au change, en plus nous exigeons leur fidélité !... Allons ! allons ! Il faut être juste !!! Quand tu avais vingt ans et qu'une femme de quarante ans te faisait de l'œil, tu étais très embêté !

GUSTAVE

Ah ! oui !...

HENRI

Eh ben, mon vieux !... Mettons-nous un peu à leur place !

GUSTAVE

Alors, tu les as vus hier ? Et qu'est-ce que tu as dit à ta femme ?

HENRI

Rien du tout !

GUSTAVE

Oh !

HENRI

Quoi ?

GUSTAVE

Et tu ne vas rien lui dire ?

HENRI

Mais non ! Si je dois lui pardonner après, il est inutile de l'insulter avant... et de lui

dire des choses... qu'elle ne manquera pas de me faire rétracter... Alors ?... Et puis, ou bien elle regrette ce qu'elle a fait... et dans ces conditions-là son chagrin est bien assez grand, ou bien, elle en est heureuse et fière... et elle se fiche pas mal de tout ce que je pourrais lui dire !

GUSTAVE

Et divorcer !

HENRI

Ah ! non ! Lucienne me plaît infiniment, je veux la garder !

GUSTAVE

Elle te plaît, mais tu ne l'aimes pas.

HENRI

Je l'aime assez pour la laisser être heureuse comme elle l'entend ! Et je n'ai peur que d'une chose, c'est qu'elle se souvienne

du serment que je lui ai fait faire un jour où j'étais sentimental !

GUSTAVE

Quel serment ?

HENRI

Comme un grand idiot, je lui ai fait jurer sur ma tête que le jour où elle me tromperait, elle me l'avouerait immédiatement !

GUSTAVE

Aïe !

HENRI

Oui ! J'espère qu'elle n'y pense plus parce que, comme je suis décidé à lui pardonner...

GUSTAVE

Ah ! je voudrais pouvoir être comme toi !

HENRI

Qu'est-ce qui t'en empêche ?

GUSTAVE

Toi, tu raisonnes... moi, je souffre !

HENRI

Tu souffres ?

GUSTAVE

Oui.

HENRI

C'est pour rire ? Tu ne peux pas avouer sérieusement que tu souffres parce que Kiki t'a trompé !

GUSTAVE

En effet, ça doit te paraître ridicule à toi !

HENRI

A moi, ça n'a pas d'importance, mais à toi, ça ne te paraît pas ridicule ?

GUSTAVE

Non, je ne vois qu'une chose... C'est que ça m'abrutit et que ça me dégoûte de tout !

HENRI

C'est inouï ! Un jour viendra, j'espère où on reconnaîtra que l'amour n'est qu'un geste... comme manger est un geste, comme boire est un geste... et ce jour-là, je te jure que les détresses morales seront réduites de moitié !... Comment, voilà un homme de quarante-six ans anéanti parce qu'il est cocu... mais nom d'un chien, qu'est-ce que tu ferais si tu avais de l'entérite !

GUSTAVE

Je me soignerais !

HENRI

Eh bien ! soigne-toi !

GUSTAVE

Pour les douleurs physiques, il y a les médicaments... mais pour les douleurs morales...

HENRI

Il y a l'indulgence ! L'indulgence... c'est le secret du bonheur !... Pardonne tout d'avance !

GUSTAVE

Tout ça ce sont des mots !... Si en apprenant que ta femme te trompe tu n'as pas le cœur déchiré... c'est que tu n'en as pas... C'est que tu es un être amoral...

HENRI

Mon pauvre vieux... Mais si je te parle comme je viens de le faire... c'est que justement, quand je l'ai vue partir hier au bras de cet homme... il y a quelque chose qui a crevé en moi... Oui, seulement il m'est tombé du ciel un petit être sans esprit... sans conscience... mais qui avec une franchise abominable et tendre... m'a flanqué en pleine figure, tout ce que je viens de te dire... mon .

Age... ma calvitie... mon ventre... Gustave, regardons-nous ! Mon vieux, regardons-nous !

GUSTAVE

Alors, d'après toi, il n'y a rien à faire ?

HENRI

Rien !... Nous n'avons plus d'armes !

GUSTAVE

Tout à l'heure, tu disais qu'un jour l'amour serait un geste... mais crois-tu sincèrement que le bonheur soit là ?

HENRI

Il s'agit de savoir si, dans l'amour, la somme des joies est supérieure au total des chagrins !

GUSTAVE

Il y a le plaisir flatteur de la possession... et puis il y a cette intimité charmante dont

on ne jouirait plus si l'on changeait de maîtresse tous les jours !...

HENRI

Après une nuit d'amour, cette même intimité n'existe-t-elle pas ?

GUSTAVE

Peut-être... oui !... Mais la compagne, l'amie !

HENRI

Tu l'as connue, toi ?

GUSTAVE

Non !

HENRI

Moi non plus !

GUSTAVE

Elle existe pourtant !

HENRI

Oui, quand on est du même âge ! On marche dans la vie à côté l'un de l'autre... on ne se voit pas vieillir. Mais si l'un marche devant... l'autre a beau faire, il ne peut pas le rattraper... un espace les séparera toujours... et les baisers qu'ils s'envoient arrivent refroidis !

GUSTAVE

Alors ?

HENRI

Alors, tâchons de ne pas y penser ! Répétons-nous : Je m'en fous ! Je m'en fous ! Je m'en fous ! Et peut-être... Peut-être !... finirons-nous par nous en foutre !... (*On frappe.*) Entrez ! (*Le valet de chambre entre, il parle bas à l'oreille d'Henri, puis il sort.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, KIKI

GUSTAVE

Une visite?

HENRI

Oui ! un client !

GUSTAVE

Eh bien ! mon vieux, je te laisse !

HENRI

Au revoir, mon vieux !

GUSTAVE

Dis donc, alors qu'est-ce que tu me conseilles de faire avec Kiki ?

HENRI

Ben... des bêtises... comme avant !

GUSTAVE

J'entends bien !... Mais faut-il la garder ?

HENRI

Pourquoi pas?... sois pratique... parlons-en comme d'une cuisinière... Te coûte-t-elle très cher ?

GUSTAVE

Non !

HENRI

Te fait-elle de la bonne cuisine ?

GUSTAVE

Excellente !

HENRI

Eh bien ! mon vieux, n'hésite pas, garde-la !

Qu'est-ce que ça peut te faire qu'elle fasse de la cuisine pour les autres quand tu n'es pas à table?...

GUSTAVE

Oui, mais...

HENRI

Quoi ?

GUSTAVE

Ne la revois plus !

HENRI

Si ça peut te faire plaisir !

GUSTAVE

Oui.

HENRI

Je te le promets ! Mais ne lui parle pas de son collier...

GUSTAVE

Bien !... je rentre... au revoir, mon vieux !

HENRI

Au revoir, mon vieux! (*Gustave sort par la porte du fond, Henri va à une autre porte et l'ouvre.*)

HENRI

Ki-ki!

KIKI, *entrant.*

Bonjour! Pardonne-moi de venir chez toi...

HENRI

Ça ne fait rien!

KIKI

Tu as retrouvé mon collier?

HENRI

Non!

KIKI

Oh !... je l'avais laissé à l'hôtel... on l'aura chipé.

HENRI

Tu y tenais tant que ça ?

KIKI

Non, je m'en fous... mais c'est à cause de Gustave... et s'il s'aperçoit de sa disparition...

HENRI

Il ne s'en apercevra pas !

KIKI

Crois-tu ?

HENRI

J'en suis sûr!... Parce que voilà de quoi t'en acheter un autre. (*Il lui donne trois cents francs.*)

KIKI

Oh ! merci... Pourquoi tu n'es pas venu tantôt à l'hôtel ?

HENRI

Parce que Gustave montait la garde devant !

KIKI

Ah ! j'ai attendu jusqu'à maintenant !

HENRI

Pauvre Kiki !

KIKI

Tu viendras demain ?

HENRI

Vois-tu, Kiki...

KIKI

Quoi ?

HENRI

Vois-tu, Kiki... Oui... sûrement... je viendrai demain..., mais au Terminus...

KIKI

Ah ! bien !

HENRI

Dans le salon de lecture à cinq heures !

KIKI

Oui !... Tes lèvres !

HENRI

Les voilà !

KIKI

A demain à cinq heures !

HENRI

Oui ! (*Kiki sort.*)

SCÈNE VII

HENRI, LUCIENNE. *Henri, resté seul, allume une cigarette. Lucienne entre.*

HENRI

Eh bien ! ma chérie, tu y as mis le temps
à ranger ton collier !

LUCIENNE

Henri... un jour tu m'as fait jurer sur ta
tête que si je te trompais... je te le dirais
immédiatement... Eh bien... Henri... je t'ai
trompé !

HENRI

Ma petite Lucienne, il y a une dizaine de
jours, je t'ai prié de ne pas t'en moquer de
moi, de ne pas me monter un bateau.

LUCIENNE

Mais...

HENRI

Pour la deuxième fois, ma chérie, je te prie de ne pas me tourner en ridicule... Je sais que j'ai déjà l'âge d'être trompé... J'y pense parfois quand je suis seul... mais au moins quand tu es près de moi et que je peux te prendre dans mes bras... laisse-moi mes illusions !...

LUCIENNE

Pardon, mon chéri !

HENRI

Alors, hein, les blagues, c'est fini ?

LUCIENNE

Oui !

HENRI

Autre chose... Tu es forte en géographie ?

LUCIENNE

Oui... j'ai mon brevet!

HENRI

Supérieur?

LUCIENNE

Mais oui!

HENRI

Mais tu ne m'avais jamais dit ça. Enfin
puisque tu es forte en géographie, tu vas
pouvoir me renseigner.

LUCIENNE

Sur?

HENRI

Tu connais les Zoaques?

LUCIENNE

Les Zoaques?

HENRI

Oui.

LUCIENNE

Les Zoaques? Non! Je ne connais pas.
Qu'est-ce que c'est?

HENRI

C'est un peuple!

LUCIENNE

De quel pays?

HENRI

De l'île des Roses!

LUCIENNE

Il n'y a pas d'île des Roses!

HENRI

Il n'y a pas d'île des Roses?

LUCIENNE

Non!

HENRI

Tu en es sûre ?

LUCIENNE

Absolument sûre !

HENRI

Ah ! c'est dommage.

LUCIENNE

Mais pourquoi me demandes-tu ça ?

HENRI

Pour rien !

LUCIENNE

Non, non, mon pauvre ami, il n'y a pas de Zoaques !

HENRI

Oh ! je te demande pardon ! Il y en a !

LUCIENNE

Tu connais un Zoaque ?

HENRI

Oui... Moi !

LUCIENNE

Tu es Zoaque ?

HENRI

Parfaitement !

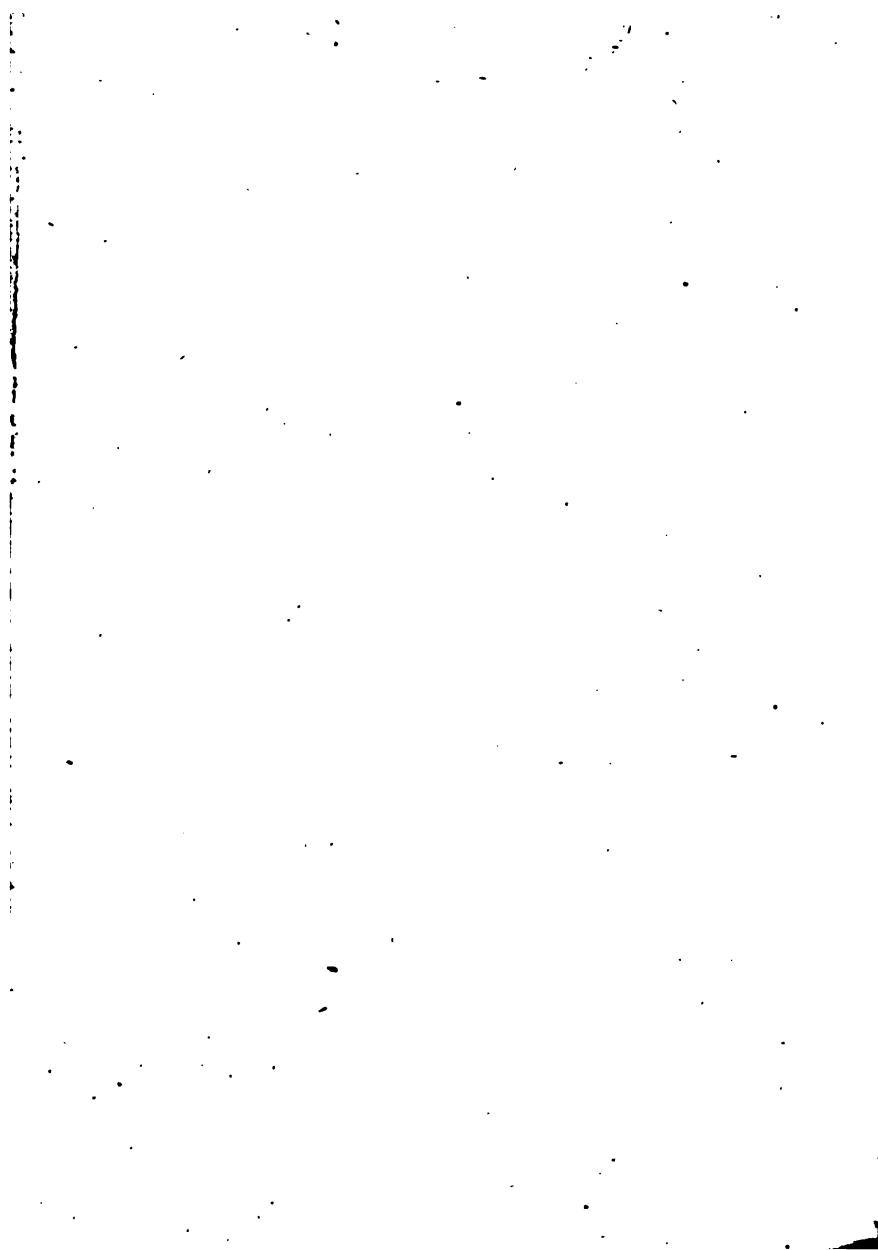
LUCIENNE

A quoi reconnais-tu que tu es Zoaque ?

HENRI

A cette simple phrase : Je t'aime parce que
tu me plais ! Viens sur mes genoux. (*Elle
y va.*)

RIDEAU



LE KWTZ

DRAME PASSIONNEL EN UN ACTE

Représenté pour la première fois au Théâtre des
CAPUCINES, le 13 décembre 1905.

PERSONNAGES

MAXIMILIEN CRICKBOOM MM. F. GALIPAUX.

HANS VAN DE PIOCH. DANCY.

HILDEBRANDE VAN DE PIOCH. . M^{lle} CHARLOTTE LYSÈS.

LA BONNE MARCELLE PÉRI.

LE KWTZ

L'orchestre joue la « Marche des Rois » d'Offenbach.

Le rideau lève sur un salon très élégant et vide. Maximilien entre. Il tient dans la main droite un litre enveloppé dans un journal, et dans la main gauche deux verres. Il les dépose sur une table, puis il fait quelques mouvements de gymnastique suédoise.

SCÈNE PREMIÈRE

MAXIMILIEN, *seul*.

Je me sens faible!... Et aujourd'hui j'ai besoin de toute ma force... (*Il retire ses*

bretelles, il les accroche au mur et s'en sert comme d'un Sandoir.) Ça va mieux ! (Il s'assied à son bureau.) Je vais faire mon testament car ce soir j'aurai quitté la terre !... *(Il écrit.)* « Jouissant de toutes mes facultés, morales et physiques... je lègue... ministre de l'Instruction publique... Allons ! allons !... *(Il se donne une petite claque.)* Ne plaisantons pas !... Je lègue à ma concubine Hildebrande Van de Pioch 100.000 francs... Non !... 100 francs... C'est bien assez !... Je lègue à la Sainte Eglise catholique un million... Je lègue au Temple israélite de la rue de Provence un million... Je lègue au Temple protestant un million... Ne froissons personne !... Je lègue à la ville de Cherbourg 200.000 francs... Je ne sais fichtre pas pourquoi par exemple !... Ça ne fait rien !... Je lègue à l'Etat 300.000 francs !... Où vais-je trouver tout cet argent-là ? Tant pis !... Article 2 !... A mon enterrement, je désire que

la couleur noire prédomine, je désire qu'on envoie beaucoup de fleurs et beaucoup de couronnes. Je prie le cocher du corbillard de prendre bien garde aux accidents. Et j'exige, formelle volonté, qu'un discours interminable, et en anglais, soit prononcé sur ma tombe! » (*Posant son porte-plume.*) Voilà!... Il n'y a pas de fautes d'orthographe?... Oh! que c'est bête!... Il n'y avait plus d'encre dans l'encrier... je ne m'en suis pas aperçu... Je recommencerai tout à l'heure! (*La bonne entre. L'orchestre cesse de jouer.*) Bonjour, Julie.

LA BONNE

Bonjour, monsieur. Pourquoi monsieur m'appelle t-il tantôt Julie, tantôt Marie, tantôt Augustine?

MAXIMILIEN

Pour me faire croire que j'ai plusieurs domestiques... Ah! pendant que j'y pense,

tout à l'heure, une dame va venir ; c'est une dame d'une taille moyenne, peut-être un ou deux centimètres de plus, je ne saurais préciser... Elle est blonde, elle aura le visage couvert d'une épaisse voilette...

LA BONNE

Mais, monsieur, c'est la dame qui vient tous les jours.

MAXIMILIEN

C'est ça, oui ! Vous la ferez entrer immédiatement.

LA BONNE

Bien, monsieur ! Monsieur a mauvaise mine. Je suis sûre que monsieur a bu hier au soir.

MAXIMILIEN

Oui, Julie, j'ai bu pour oublier.

LA BONNE

Et monsieur a oublié ?

MAXIMILIEN

Mon parapluie, dans le café où j'étais.

LA BONNE

Monsieur a tort de boire comme ça, monsieur prend des habitudes d'intempérance qui ne peuvent amener que de fâcheux résultats. Tenez, pour ne vous citer qu'un exemple, mon grand-père, qui buvait trop, est mort d'une attaque.

MAXIMILIEN

Moi, je n'ai pas peur d'une attaque, je suis toujours armé.

LA BONNE

Monsieur fait bien !

MAXIMILIEN

Et puis, vous êtes mal placée pour me conseiller de ne plus boire !

LA BONNE

Je suis mal placée ? Où faut-il que je me mette ?

MAXIMILIEN

Au lieu de me dire de ne plus boire, vous feriez mieux de ne plus boire !

LA BONNE

Monsieur insinue-t-il... ?

MAXIMILIEN

Je suis inutile ?

LA BONNE

Non, mais monsieur paraît insinuer que je bois !

MAXIMILIEN

Oui, vous buvez ! Votre nez rougit !

LA BONNE

Parce qu'il est timide !

MAXIMILIEN

Parce qu'il est humide ! vous êtes un trou !

LA BONNE

Je suis un trou ?

MAXIMILIEN

Oui, vous êtes un trou !

LA BONNE

Monsieur est cruel !

MAXIMILIEN

C'est ma force ! Je suis cruel et je n'ai
peur de rien !...

LA BONNE

Ah !

MAXIMILIEN

Et je ne tiens pas à la vie ! Est-ce que j'ai
l'air ému ?

LA BONNE

Non, monsieur.

MAXIMILIEN

Eh bien, ma pauvre Marie, vous avez failli me perdre tantôt.

LA BONNE

Comment ça, monsieur ?

MAXIMILIEN

Un monsieur dans la rue m'a bousculé, je l'ai prié de faire attention ; il était sans doute de mauvaise humeur, car il m'a envoyé un formidable coup de poing en pleine figure.

LA BONNE

Ah ! mon Dieu !

MAXIMILIEN

Heureusement, je me suis baissé à temps, et c'est un autre qui l'a reçu. Ah ! donnez-moi donc la bouteille qui est là !

LA BONNE, *déposant la bouteille sur le petit guéridon.*

Voici, monsieur.

MAXIMILIEN

Prenez garde!... Julie!

LA BONNE

C'est moi, monsieur!

MAXIMILIEN

Je le sais bien!... Maintenant, vous allez descendre.

LA BONNE

Toujours monsieur me dit de descendre et il habite au rez-de-chaussée.

MAXIMILIEN

Dites donc tout de suite que je suis un idiot... Non, mais dites-le tout de suite... dites-le!

LA BONNE

Monsieur, je n'ose pas.

MAXIMILIEN

Alors, allez m'acheter des fleurs.

LA BONNE

Où ça, monsieur ?

MAXIMILIEN

Chez le boucher peut-être... Vous n'avez pas remarqué que depuis quelque temps les fleuristes se font une spécialité de vendre des fleurs ?

LA BONNE

Que monsieur me donne de l'argent.

MAXIMILIEN

Encore ! Je ne sais pas comment vous faites, vous n'avez jamais d'argent. Tenez, voilà tout ce que j'ai.

LA BONNE

Cent francs ?

MAXIMILIEN

Achetez cent francs de fleurs. (*Un temps.*)

LA BONNE

Est-ce que monsieur peut me payer mes gages ?

MAXIMILIEN

Oh ! vous voyez dans quel dénûment je me trouve et vous venez me demander de vous payer vos gages ? Vous manquez un peu de tact.

LA BONNE

Mais monsieur est épatant !

MAXIMILIEN

Je l'avoue, mais ce n'est pas à vous de le remarquer.

LA BONNE

Enfin, monsieur, je dois être réglée tous les mois...

MAXIMILIEN

Ça, c'est votre affaire !

LA BONNE

Mais, monsieur...

MAXIMILIEN

Fermez. (*On sonne.*) Et allez ouvrir! (*La bonne sort.*)

SCÈNE II

*Tandis que l'orchestre joue « Les Adieux de Manon »
de Massenet.*

MAXIMILIEN, *seul.*

Adieu, petit appartement... Adieu, petits meubles! Je ne vous reverrai plus. Non! non! non! Ne pleurez pas! Laissez-moi le peu de courage qui me reste. C'est dur de mourir à vingt-trois ans! Car j'ai vingt-trois

ans... je ne compte pas les mois de nourrice, ils ne furent jamais payés. (*La bonne entre. L'orchestre cesse de jouer.*)

SCÈNE III

LA BONNE, MAXIMILIEN

LA BONNE

Monsieur, c'est la blanchisseuse qui demande qu'on lui paye sa note.

MAXIMILIEN

La blanchisseuse? Vous lui direz qu'elle repasse, d'abord, c'est son métier, et puis, je n'ai pas d'argent! Allez! (*La bonne sort. L'orchestre reprend.*)

SCÈNE IV

MAXIMILIEN, *seul.*

Je vais mourir ! Je ne peux pas le croire...
Et pourtant, c'est la vérité !... D'ailleurs
quoi, que perds-je ? que quitte-je ?... Je n'ai
pas d'amis. Je n'ai pas de famille... Oui ! Je
sais... J'ai un frère... mais il est toujours
saoul... C'est « mon frère Ivre ». Ça ne
compte pas !... Alors !... Dans une heure, je
serai dans l'insondable... dans le mystère !...
Je serai dans le ciel... assis à côté de Dieu !
Quel homme ça peut-il bien être ? En tout
cas, c'est sûrement quelqu'un de très bien.
(*On sonne.*) Et dans le fond, c'est peut-être
pas un mal de changer un peu. (*La bonne
sort. L'orchestre cesse de jouer.*)

SCÈNE V

MAXIMILIEN, LA BONNE

MAXIMILIEN

C'est la dame ?

LA BONNE

Non, monsieur, c'est le tailleur.

MAXIMILIEN

Comment va-t-il ?

LA BONNE

Bien, monsieur, merci ! Il dit qu'il en a assez d'attendre.

MAXIMILIEN

Eh bien ! qu'il s'en aille ! Je parie qu'il veut de l'argent ?

LA BONNE

Monsieur a deviné.

MAXIMILIEN

Eh bien, qu'il revienne dans une heure et demie.

LA BONNE

Bien, monsieur. (*La bonne sort.*)

SCÈNE VI

MAXIMILIEN, *seul.*

Il en fera une tête!... Je vous demande pardon... Je suis tout le temps dérangé... Qu'est-ce que je disais donc? Ah! oui, en somme, je suis un raté. Rien de ce que j'ai entrepris dans ma vie n'a réussi et pourtant, je suis quelqu'un... Avec tout ce que je sais,

on pourrait faire un livre... il est vrai qu'avec tout ce que je ne sais pas, on pourrait faire une bibliothèque. Je sais cinq ou six langues étrangères, mais je suis obligé de les parler en français pour ne pas me tromper ! Je n'aurai eu qu'une joie dans l'existence : j'aurai été aimé... ça, je peux le dire. Une femme qui se tue pour moi... Oui, mais là encore, mon bonheur est incomplet. Il faut aussi que je me tue pour elle ! Et je fais peut-être là une grosse bêtise ! Je le regretterai peut-être toute ma vie ! Qu'importe ! Évidemment, j'aurais pu me faire assassin, c'est un beau métier... On guette dans la rue, les gens... on les suit et on frappe... (*On frappe.*) On frappe ? Je vais en profiter pour aller ouvrir... Entrez qui que vous soyez ! (*Hildebrande entre.*) Toi !

SCÈNE VII

HILDEBRANDE, MAXIMILIEN

HILDEBRANDE

Maximilien Crickboom, mon amant !

MAXIMILIEN

Hildebrande Van de Pioch, ma maîtresse !
(*Ils s'étreignent.*) Vous êtes vraiment décidée ?

HILDEBRANDE

Irrévocablement !

MAXIMILIEN, *tout contre elle.*

Je t'aime.

HILDEBRANDE

Tenez, prenez un cachou.

MAXIMILIEN

Oui. Vous êtes certaine que votre mari sait tout ?

HILDEBRANDE

J'en suis certaine.

MAXIMILIEN

Je n'insiste pas. Vous avez raison. Il faut mourir.

HILDEBRANDE

Dame !

MAXIMILIEN

Je vous avoue qu'en recevant votre mot hier au soir, j'ai été bouleversé, mais...

HILDEBRANDE

Mais vous avez compris que désormais la vie nous serait insupportable.

MAXIMILIEN

Que votre mari allait nous guetter.

HILDEBRANDE

Qu'il ne pourrait plus me voir sans m'épier.

MAXIMILIEN

Vos pieds?

HILDEBRANDE

Mais non, m'épier !

MAXIMILIEN

Ah ! oui !

HILDEBRANDE

Enfin, qu'il faudrait nous aimer dans des fiacres, ou aller à l'hôtel. Et que c'était impossible !

MAXIMILIEN

Impossible.

HILDEBRANDE

Tandis qu'en mourant, nous emportons le souvenir de notre amour.

MAXIMILIEN

Qui fut incomparable.

HILDEBRANDE

Maximilien, je vous aime.

MAXIMILIEN

Moi aussi... Ah ! que c'est bon de mourir
quand on s'aime !

HILDEBRANDE

Et puis, si nous mourons, nous n'en res-
tons pas moins unis.

MAXIMILIEN

Expliquez-vous.

HILDEBRANDE

Nous nous retrouverons là-haut !

MAXIMILIEN

Nos âmes seulement. Et alors, comment
ferons-nous pour...

HILDEBRANDE

Nous nous arrangerons... On s'arrange toujours.

MAXIMILIEN

Oui ! oui !... C'est curieux, je ne suis pas triste.

HILDEBRANDE

Parce que vous êtes chrétien.

MAXIMILIEN

Peut-être.

HILDEBRANDE

Nous mourons au nom de l'amour.

MAXIMILIEN

Mourir pour la patrie n'est pas le sort le plus beau. (*On frappe.*) Entrez ! (*La bonne entre et dépose sur la table un tout petit bouquet de fleurs fanées.*) Voleuse !

LA BONNE

Monsieur !

MAXIMILIEN

Voleuse ! Je ne vous dis que ça... Sortez !
(*La bonne sort.*)

HILDEBRANDE

Vous pensâtes aux fleurs, ô poète !

MAXIMILIEN

Je pensai à tout.

HILDEBRANDE

Et le poison ?

MAXIMILIEN

Le voilà !

HILDEBRANDE

Qu'est-ce que c'est ?

MAXIMILIEN

Du laudanum ! J'en ai acheté un litre,
c'est plus sûr.

HILDEBRANDE

Ça fait mal ?

MAXIMILIEN

Non, j'avais pensé à nous tuer avec mon revolver, mais c'est bien dangereux. Maintenant, mettez-vous à mon aise. (*Hildebrande enlève son manteau.*) Vous êtes éblouissante ! Votre robe est bien de circonstance. Vous avez l'air d'un lys en deuil ! Vous êtes le rêve étoilé de mon âme !

HILDEBRANDE

Au moins, vous ne regrettez rien ? Pas d'arrière-pensée ?

MAXIMILIEN

Petite folle que vous êtes... Vous savez bien que ma vie... asseyez-vous... était entre vos mains, mon bonheur dépendait du vôtre. Quand vous étiez absente, ma tris-

tesse était infinie, mais quand vous étiez là,
ma joie ne connaissait pas de bornes.

HILDEBRANDE

Oui, parlez... parlez-moi en vers.

MAXIMILIEN

Ce n'en sont pas !

HILDEBRANDE

Ah !

MAXIMILIEN

Mais ce peut en être... Poésie !

O ma Muse, ma Muse,
Dans tes prunelles élargies
Veux-tu que je m'amuse
A plonger des pointes rougies ?
Veux-tu que j'arrache un par un
Tes beaux cheveux bruns
Qui te parent
Et qu'en deux bandeaux tu sépares ?
Ou bien veux-tu,
Quand tu t'éveilles,
Que je verse du plomb fondu
Dans tes oreilles ?

HILDEBRANDE

Non !

MAXIMILIEN

Bien, n'en parlons plus ! Moi, je vous propose ça...

HILDEBRANDE

Mais dites-moi autre chose !

MAXIMILIEN

Je ne puis vous exprimer mes pensées, tant mes souvenirs se pressent en mon esprit : tout voudrait sortir à la fois, et naturellement, rien ne sort. Pourtant, je me rappelle, la première fois que je vous ai vue, la robe que vous portiez.

HILDEBRANDE

Ah ! Comment était-elle ?

MAXIMILIEN

Ah ! Je ne me souviens plus.

HILDEBRANDE

La première fois que vous m'avez vue, je vous ai plu ?

MAXIMILIEN

A verse !

HILDEBRANDE

Moi aussi, je vous ai aimé tout de suite... pour tes yeux... Ils sont profonds... profonds...

MAXIMILIEN

Ne vous penchez pas, vous pourriez tomber.

HILDEBRANDE

C'était la première fois que je trompais Van de Pioch.

MAXIMILIEN

Moi aussi.

HILDEBRANDE

Comme c'est déjà loin !

MAXIMILIEN

Deux ans ! Que d'heures délicieuses, hélas !
trop brèves !

HILDEBRANDE

Longtemps, mon mari ne s'est douté de
rien.

MAXIMILIEN

Il avait confiance en moi !

HILDEBRANDE

Je venais à peine de te connaître et nous
étions déjà des intimes !

MAXIMILIEN

Nous avons été au collage ensemble.

HILDEBRANDE

Tu venais me voir tous les jours, même
quand tu savais qu'il y avait du monde.

MAXIMILIEN

Et ça ne m'amuse pas ! Seulement, je sais que lorsqu'on rend une visite, on est toujours sûr de faire plaisir à quelqu'un ou bien quand on entre, ou bien quand on sort... Que de souvenirs !... C'est charmant !... Est-ce que j'ai changé ?

HILDEBRANDE

Non ! Tu n'étais pas beau.

MAXIMILIEN

Dame ! Évidemment, mes qualités d'intelligence et d'esprit avaient anéanti ma beauté physique...

HILDEBRANDE

Mais tes yeux...

MAXIMILIEN

Oui, mes chers grands beaux yeux seuls avaient gardé un étrange éclat, on eût dit que mon âme regardait derrière mes yeux.

HILDEBRANDE

C'est joli, ça !

MAXIMILIEN

C'est une belle image... Je te la donne !

HILDEBRANDE

Le jour où je me suis donnée à toi, c'était un vendredi.

MAXIMILIEN

Un beau jour pour faire maigre.

HILDEBRANDE

Blague pas, tu étais très ému.

MAXIMILIEN

Toi, tu demandais ta mère, pourtant, je n'avais besoin de personne ! Mon cher amour... Nous nous sommes aimés comme des lions...

HILDEBRANDE

Comme des lions qui s'aiment ?

MAXIMILIEN

Bien entendu ! Nous nous sommes aimés
avec l'inconséquence de nos quarante-cinq
ans !

HILDEBRANDE

Combien !

MAXIMILIEN

Non, non... Je nous ai mis l'un dans
l'autre... pour aller plus vite !

HILDEBRANDE

Ah ! bien !

MAXIMILIEN

Et c'est fini, tout ça, c'est fini... Vous allez
mourir.

HILDEBRANDE

Nous allons mourir ! Mourir, c'est partir
un peu !... C'est égal, nous avons bien fait
de nous rafratchir la mémoire, cela nous a

montré que des amants tels que nous, ne sauraient être traqués comme des bêtes fauves, ni privés de liberté comme des chiens. Tu es mon amant. Je t'aime et tu vas mourir...

MAXIMILIEN

Nous allons mourir...

HILDEBRANDE

Je suis prête ! (*Elle se lève.*)

MAXIMILIEN, *il se lève.*

Et moi, je suis décidé à m'apprêter ! Mais il convient de remplir une petite formalité peu banale et qui ne manquerait pas de chic.

HILDEBRANDE

Parle sans crainte.

MAXIMILIEN

Tu vas écrire à ton mari.

HILDEBRANDE

Idée géniale!

MAXIMILIEN

Voilà comme je suis!... Assieds-toi! et écris au crayon... il n'y a plus d'encre.

HILDEBRANDE, *écrivait*.

Je commence : « Adieu, Hans. Nous savons que vous savez tout! La vue de votre douleur nous eût été trop pénible. Quant à l'immense amour qui nous lie, Maximilien et moi, nous n'avons pas eu le courage de le sacrifier! Nous avons préféré la mort. (*Maximilien sanglote*.) Adieu, ne nous en veuillez pas... » Je signe... A toi!... Voilà.

MAXIMILIEN

Fais l'enveloppe. (*Appelant*.) Bonne! Bonne! (*La bonne entre*.) Prenez un fiacre et portez immédiatement cette lettre à son adresse.

LA BONNE

Bien, monsieur. (*La bonne sort.*)

MAXIMILIEN

Et maintenant le dernier baiser.

HILDEBRANDE

L'avant-dernier.

MAXIMILIEN

Comment cela?

HILDEBRANDE

Oui, sitôt que nous aurons bu la coupe fatale, nous nous serrerons l'un contre l'autre et dans une suprême et dernière étreinte, nous rendrons à Dieu nos âmes.

MAXIMILIEN

Excellente idée... Alors, je défais la bouteille.

HILDEBRANDE

Eh! oui! Où sont les verres?

MAXIMILIEN

Là, sur la table. (*Il retire le bouchon et le sent.*) C'est du bon!

HILDEBRANDE

Tant mieux!

MAXIMILIEN

Asseyons-nous...

HILDEBRANDE

C'est bien tout?

MAXIMILIEN

Nous n'oublions rien?... Non! Je verse.

HILDEBRANDE

Versez! (*L'orchestre se met à jouer la mort de Tristan et Yseult, de Wagner. Maximilien remplit les verres.*) Assez, merci!...

MAXIMILIEN

Oh! mais non... il faut bien ça! Allons-y!

HILDEBRANDE, *qui canne.*

Maximilien...

MAXIMILIEN

Du courage.

HILDEBRANDE

J'en aurai.

ENSEMBLE

A votre santé!

HILDEBRANDE

Adieu tout!

MAXIMILIEN

Tout adieu! Allons-y... Un... deux, trois...
(*Il boit son verre d'un trait. — Elle le goûte à peine.*)

HILDEBRANDE

Pouah! (*L'orchestre cesse brusquement de jouer.*)

MAXIMILIEN

Vite. Buvez tout !

HILDEBRANDE

Je ne peux pas, c'est trop mauvais.

MAXIMILIEN

Ah! mais non, pas de blague!... Moi, j'ai tout bu.

HILDEBRANDE

Eh bien, meurs dans mes bras.

MAXIMILIEN

Ah! non! Bois, bois tout.

HILDEBRANDE

Je ne peux pas. C'est horriblement mauvais! Je ne peux vraiment pas !

MAXIMILIEN

Ah! nom de Dieu!...

HILDEBRANDE

Ça me tourne sur le cœur...

MAXIMILIEN

Je t'en supplie... essaye encore...

HILDEBRANDE

Oh ! mais non... j'ai très mal au cœur...

(Renvoi.)

MAXIMILIEN

Et vous allez me laisser mourir comme ça... tout seul...

HILDEBRANDE

Mais, mon ami, je... *(Renvoi et sortie précipitée d'Hildebrande à gauche.)*

MAXIMILIEN

Elle !... Elle est sauvée ! Mais moi qui ai tout bu, je suis foutu !... Ah ! nom de Dieu de nom de Dieu ! *(Renvoi.)* Oh ! ça, parex... *(Renvoi.)* Espoir !... *(Renvoi et sortie précipitée.)*

*pitée à droite. Un temps. La scène est vide.
Petit trémolo à l'orchestre.)*

HILDEBRANDE, rentrant.

Oh ! Dieu de Dieu ! que j'ai eu mal !

MAXIMILIEN, rentrant.

Ah ! ma pauvre amie, tu as vu la mort,
toi ?

HILDEBRANDE

Non ! j'ai revu mon passé, ma mère. Et
toi ?

MAXIMILIEN

Moi, j'ai revu une grande partie de mon
déjeuner !

HILDEBRANDE

On s'est bien raté.

MAXIMILIEN

Nous l'avons échappé belle.

HILDEBRANDE

Quelle imprudence aussi de boire du poison ! (*Maximilien lui présente son verre de laudanum qu'elle n'a pas terminé.*) Oh ! si vous voulez, on ne recommencera pas avant un quart d'heure.

MAXIMILIEN

Oui, oui. Même, si vous voulez, une heure.

HILDEBRANDE

Accordé. (*Un silence.*)

MAXIMILIEN

Maintenant, si vous voulez remettre ça à une autre fois...

HILDEBRANDE

Avec plaisir !

MAXIMILIEN

Ça va mieux tout à coup !

HILDEBRANDE

Un peu!

MAXIMILIEN

On revient à la vie!

HILDEBRANDE

Il ne faut rien regretter!

MAXIMILIEN

Au contraire! Vous allez voir comme tout va désormais vous sembler beau! Même moi!

HILDEBRANDE

N'exagérons rien!

MAXIMILIEN

C'est inouï comme... lorsqu'on a vu la mort de si près... tout vous paraît affreusement banal!... On ne peut plus avoir peur... on ne peut plus s'étonner de rien... Êtes-vous dans le même état?

HILDEBRANDE

Exactement, oui ! On n'attache plus aux choses la moindre importance ! (*On sonne.*)

MAXIMILIEN

On sonne ! Autrefois je sursautais... Mais maintenant, ça ne me fait plus rien !

LA BONNE, *entrant et annonçant.*

Monsieur Hans Van de Pioch !

HILDEBRANDE

Tiens, mon mari ! (*La bonne sort. Van de Pioch furieux, entre.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis VAN DE PIOCH

VAN DE PIOCH

Que se passe-t-il ?

MAXIMILIEN, *très calme.*

Bonjour, Van de Pioch.

HILDEBRANDE, *aussi calme que Maximilien.*

Bonjour, mon ami.

VAN DE PIOCH

Misérable ! Tu es la maitresse de ce pantin ?

MAXIMILIEN

Oh !

VAN DE PIOCH

Taisez-vous !... Voilà donc le remerciement...

MAXIMILIEN, *comme à lui-même.*

Poil aux dents !

VAN DE PIOCH

Qui est-ce qui a dit ça ?

MAXIMILIEN, *montrant quelqu'un dans la
salle.*

C'est ce monsieur-là !

HILDEBRANDE

Mon ami, ne te mets pas en colère... ça te
congestionne !

VAN DE PIOCH

J'admire votre calme à tous deux !... Vous
vous imaginez peut-être que je vais devenir
un mari complaisant !...

MAXIMILIEN

Vous ne voulez pas ?

VAN DE PIOCH

Non, monsieur ! N'y comptez pas !

MAXIMILIEN

En faites-vous une question d'argent ?

VAN DE PIOCH

Ah ! ça, monsieur, pour qui me prenez-

vous... D'abord, qu'appellez-vous une question d'argent ?

MAXIMILIEN

Pour conserver ma tranquillité... je ferais bien un petit sacrifice !

VAN DE PIOCH, *s'asseyant.*

Qu'entendez-vous par un petit sacrifice ?

MAXIMILIEN

Une dizaine de francs...

VAN DE PIOCH, *se dressant au paroxysme de la rage.*

Sacré mille millions de...

MAXIMILIEN, *tombant à genoux.*

Pardon !

VAN DE PIOCH

J'ai voulu transiger et en voilà la récompense... vous avez voulu me berner !... Tant pis pour vous !

MAXIMILIEN, *à part.*

Je crève de peur !

VAN DE PIOCH

Fantoche, et vous femme infidèle... Tremblez ! Ma vengeance s'apprête !

HILDEBRANDE, *à part.*

Aïe ! Aïe ! Aïe !

VAN DE PIOCH

Par lequel vais-je commencer ?

MAXIMILIEN

Par elle !

HILDEBRANDE

Par lui !

VAN DE PIOCH

Non ! Je vais commencer par elle ! (*Hildebrande éperdue se sauve dans la pièce à*

côté.) Tu ne m'échapperas pas ! (Il disparaît à la poursuite de sa femme.)

MAXIMILIEN

Il va la tuer !... Il va sûrement la tuer !
(On entend un cri poussé par Hildebrande.)
Elle est morte !... Pauv' petite femme !... *(Il se lève.)* Ce qu'on devrait choisir dans la femme d'un autre... ce n'est pas la femme... c'est l'autre ! Il doit la couper en morceaux... Je l'espère du moins... ce sera plus commode à emporter ! Elle doit être dans un état !... *(Il va regarder par le trou de la serrure.)* Oh !... ce n'est pas possible !... *(Il regarde de nouveau.)* Eh bien ! c'est dégoûtant... je trouve ça dégoûtant ! Faire ça chez moi... lui le mari... Oh ! que c'est laid ! que c'est donc laid !... Hildebrande Van de Pioch... c'est fini !... Adieu !... Dans ces conditions-là... je sais ce qu'il me reste à faire... Je leur laisse mon appartement... et je rentre

chez eux, où c'est bien plus joli qu'ici !... (*Il sort.*)

Le rideau tombe et l'orchestre reprend la
« Marche des Rois » d'Offenbach, comme si
rien ne s'était passé.

Ouvrage en cours de publication :

ŒUVRES COMPLÈTES
DU
C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

TRADUCTION LITTÉRALE ET INTÉGRALE

DE
J.-W. BIENSTOCK

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX DE TOLSTOÏ

Ont déjà paru :

- TOME I^{er}. — *L'Enfance*. — *L'Adolescence*, nouvelles (1852-1854).
TOME II. — *La Jeunesse*, nouvelle (1855-1857). — *La Matinée d'un Seigneur*, nouvelle (1852).
TOME III. — *Les Cosaques*, nouvelle du Caucase (1852). — *L'Incur-sion*, récit d'un volontaire (1852). — *La Coupe en Forêt*, récit d'un Junker (1854-1855).
TOME IV. — *Sébastopol*, nouvelle (1854-1856). — *Une Rencontre au Détachement*, nouvelle (1856). — *Deux Hussards*, nouvelle (1856). — *Préface inédite* (1889).
TOME V. — *Le Journal d'un Marqueur*, nouvelle (1856). — *Une Tourmente de neige*, récit (1856). — *Albert*, récit (1857). — *Du Journal du Prince Nekhludov*, Lucerne (1857). — *Le Bonheur conjugal*, roman (1859).
TOME VI. — *Trois morts*, récit (1859). — *Polikouchka*, nouvelle (1860). — *Kholstomier*, histoire d'un cheval (1861). — *Les Décembristes*, fragments d'un roman projeté (1863-1878).
TOMES VII, VIII, IX, X, XI et XII. — *Guerre et Paix*, roman, six volumes (1864-1869).
TOME XIII. — *Articles Pédagogiques*. — La revue « *Iasnaïa-Poliana* » (1862).
TOME XIV. — *Sur l'Instruction du peuple* (1875). — *Compositions et adaptations pour les enfants* (1869-1872).
TOMES XV, XVI, XVII et XVIII. — *Anna Karénine*, roman, quatre volumes (1873-1876).
TOME XXVI. — *Que devons-nous faire ?* étude philosophique (1884-1885).

Chacun de ces ouvrages forme un fort volume in-16, sous couverture illus-trée et est orné d'un portrait de l'auteur pris à l'époque où il a écrit son œuvre.

Chaque volume se vend séparément : 2 fr. 50

Il paraît une œuvre tous les deux mois.

1

NOV 2 1967

